

**Art**

Jérôme Bosch vu par Hans Belting ; 60 ans de création contemporaine

Pages 2-3

Patrimoine

Traversées de Paris ; éloge des arts lointains

Pages 4-5

Photo

A la découverte de Gregory Crewdson ; histoires de Magnum

Pages 6-7

Nature

Tour du monde, de l'Antarctique à l'Himalaya ; bestiaire singulier

Pages 8-9

Art de vivre

La saga du luxe moderne ; Hélène Darroze et les femmes chefs

Pages 10-11

Cinéma

Claude Sautet, Martin Scorsese : deux leçons magnifiques

Page 12

Le Monde Beaux Livres

Vendredi 9 décembre 2005

1926



Quelque chose en banlieue ?
Disons vers
le trente-sixième étage ?



Occuper une position élevée à Wall Street

Les traits de génie du « NEW YORKER »

C'est l'histoire d'un des plus célèbres magazines du monde racontée en 4,5 kg et 658 pages ; c'est aussi, en 2 004 dessins imprimés et 68 647 rassemblés sur deux CD, l'histoire de la culture new-yorkaise – « manhattanienne » devrait-on dire – telle que, pendant quatre-vingts ans, quatre cents cartoonistes du *New Yorker* l'ont observée. C'est surtout un livre magnifique, imaginé par Robert Mankoff et Jean-Loup Chiflet pour sa version française, dans lequel on retrouve les traits de génie de quelques-uns des plus grands dessinateurs humoristiques, américains pour la plupart, tels que Ed Arno, Charles Addams, Robert Weber, Charles Saxon, William Steig (le créateur de *Shrek*) ou Saul Steinberg.

Très chic, un peu snob, souvent absurde, presque toujours décalé, volontiers névrosé et intellectuel, ne mettant en scène pratiquement que des Blancs le plus souvent aisés, le cartoon à la mode *New Yorker* est en quelque sorte la quintessence de l'esprit new-yorkais. Il est le pendant dessiné des textes publiés dans ce même journal par des collaborateurs aussi prestigieux que Vladimir Nabokov, J. D. Salinger, Philip Roth, Raymond Carver, Truman Capote, Woody Allen, auxquels il faudrait ajouter certains

des plus fameux journalistes américains (c'est, par exemple, dans les colonnes du *New Yorker* que Seymour Hersch a publié ses enquêtes sur le recours à la torture par l'armée américaine dans l'enceinte de la prison d'Abou Ghraïb, en Irak).

Le problème, comme l'écrit Nancy Franklin, c'est que les meilleurs cartoons du *New Yorker* ne peuvent pas être décrits avec des mots. Ils sont, dit-elle, « faciles à accrocher, mais difficiles à commenter ». On ne trouvera pas trace dans cet ouvrage du numéro du 31 août 1946. Et pour cause : ce fut un spécial « Hiroshima » sans le moindre dessin. Libéral au sens américain du terme, volontiers anti-Bush aujourd'hui, le *New Yorker* répugne en général à s'engager, si ce n'est de manière décalée. Ainsi, dessiné pendant la guerre froide par Mary Petty (1945, page 162), ce face-à-face d'un couple de milliardaires assis à leur immense table de salle à manger : « *A-t-on jamais songé à convertir les communistes à notre mode de vie ?* »

Parfois, aussi, le *New Yorker* fait événement en inventant une nouvelle forme d'humour. Au hasard des sublimes dessins de Saul Steinberg, celui-ci, en 1946 (page 169) : un homme, accompagné de six personnes, entre dans un restaurant en levant une main à l'intention du maître d'hôtel ; elle a sept doigts ! Décennie après

décennie, les auteurs du livre proposent quelques pages thématiques consacrées aux grands faits de société ou aux grandes angoisses du moment : la dépression, la boisson, la nudité, les voitures, le programme spatial, les chienchiens, la culture d'entreprise, Internet, la politique. Impossible de ne pas sourire. Les cartoonistes du *New Yorker* ne s'intéressent en général pas beaucoup à ce qui se passe hors des Etats-Unis. Quand ils le font, le trait peut être corrosif. Comme par exemple ce couteau de l'armée française dessiné par Michael Crawford, sorte de couteau suisse uniquement composé de... douze tire-bouchons (2001, page 622).

A signaler enfin trois dessins de Sempé, dont cette petite merveille (1981, page 463) : un couple de petits vieux emmitoufflés dans leurs pardessus se promène dans Central Park. Derrière eux, des dizaines de joggers courent en tous sens. Une voiture s'arrête à la hauteur de nos deux promeneurs : « *Quelque chose qui ne va pas ?* » Irracontable on vous dit !

FRANCK NOUCHI

THE NEW YORKER, L'intégrale des dessins
de Robert Mankoff et Jean-Loup Chiflet.
Ed. Les Arènes, 658 p., 99 €.



PHOTOS JOSEPH BENITA

MATISSE-DERAIN. La vérité du fauvisme,

de Jacqueline Munck et Rémi Labrusse
Un siècle exactement après l'apparition du fauvisme, son histoire n'est pas définitivement écrite. Les interprétations bougent encore et des éléments nouveaux apparaissent. L'ouvrage de Jacqueline Munck et Rémi Labrusse doit sa nouveauté à la publication des lettres entre Derain et Matisse de 1905 à 1916 et à la découverte d'un carnet de croquis qui servit à Derain à Londres en mars 1906. La correspondance vient s'ajouter à celle, publiée de longue date, entre Derain et Vlaminck et leur conjonction aide à mieux connaître les pensées, les doutes, les engouements et les lassitudes de Derain. Comme sa peinture, qui procède par balancements, allers et retours entre plusieurs manières et ne s'arrête jamais longtemps à une solution stylistique, sa réflexion est d'une surprenante mobilité. Tout l'intéresse, Turner et l'art du Vanuatu, Rembrandt et celui de Nouvelle-Zélande. Cette curiosité est à la fois ce qui rend passionnante l'étude de son évolution et ce qui l'a sans doute empêché de construire une

œuvre cohérente, à l'inverse de Matisse. Le livre, à la lumière de ces données neuves et de celles qui étaient déjà connues, réexamine leur dialogue, les deux mois passés à peindre ensemble à Collioure en 1905 et leurs échanges, denses en 1906, puis de moins en moins intenses à mesure que Derain s'écarte du fauvisme et s'inquiète ce qui se passe dans l'atelier de Picasso. Il en tient la chronique avec une minutie remarquable, qui culmine dans une chronologie où biographies et fortunes critiques s'entrecroisent. Non moins remarquable est son illustration, attentive aux dessins des deux peintres et à leurs essais de sculpture. Restent les effets moins heureux du parti pris de s'en tenir à un face-à-face qui exclut autant Vlaminck que les amis de Matisse, bien qu'ils ne puissent être tenus si aisément pour négligeables. Et reste une question plus délicate : le fauvisme fut-il début ou fin ? Est-il la première avant-garde du XX^e siècle ou la dernière explosion du post-impressionnisme qui, grâce à lui, a fini en beauté ? Ph.D.
Ed. Hazan, 360 p., 69 €.

Du plaisir de l'invention en peinture

Hans Belting décrypte l'univers utopique de Jérôme Bosch et Biancastella Antonino présente les chimères d'un autre visionnaire : Ulisse Aldrovandi

BOSCH, LE JARDIN DES DÉLICES
de Hans Belting.
Traduit de l'allemand
par Pierre Rusch,
Gallimard, 128 p., 40 €.

LES ANIMAUX ET LES CRÉATURES MONSTRUEUSES D'ULISSE ALDROVANDI
Présentation de Biancastella Antonino, traduit de l'italien par Chantal Moiroud,
Actes Sud/Motta, 256 p., 99 €.

À la fin du XV^e siècle, à 's-Hertogenbosch – en français, Bois-le-Duc –, vivait un peintre nommé Jheronimus Anthonissen van Aken, que l'on appelle Jérôme Bosch. Sa vie est mal connue. Il naît vers 1450 et se marie en 1481. Il a donc autour de 40 ans quand il peint le triptyque qui a reçu depuis le titre de *Jardin des délices*.

Fermé, il montre en grisaille un globe divisé en deux, le ciel et les nuages en haut, l'océan extérieur et des terres en bas. Dieu, dans un angle, observe sa Création. Ouvert, il présente sur le panneau gauche Adam et Eve unis par Dieu dans un paysage verdoyant, humide et peuplé de toutes sortes de bêtes et d'oiseaux. Le panneau droit figure un enfer nocturne éclairé par de lointains incendies et un grouillement de damnés nus et de tourmenteurs mons-

trueux. Sur le panneau central, les prairies, les rives et les eaux de lacs et de mares sont envahies par des foules d'hommes et de femmes nus qui jouent entre eux et avec des animaux, s'embrassent et se caressent. Cette image semble celle d'une félicité universelle, d'un temps d'harmonie et d'innocence : le paradis à venir après le Jugement dernier ou le paradis perdu, disparu à l'instant du péché originel.

Passion du « faire apparaître »

Après bien d'autres, Hans Belting s'es- saie à l'analyse de ces énigmes que l'on suppose symboliques sans savoir de quoi. La plupart de ses prédécesseurs ont cherché du côté des querelles religieuses, des hérésies et du ressentiment que Bosch aurait éprouvé contre l'Eglise. Les ayant d'abord vivement dénoncés, Belting n'est pas loin de les imiter ensuite. Il a sa thèse : Bosch a peint une utopie. Il a imaginé le monde d'avant la Faute et repris en les inversant les signes du péché, du malheur et de la souffrance. Ainsi, quand un homme reçoit dans sa bouche une cerise qui glisse hors du bec d'un canard plus gros que lui, ce serait parce que les fruits, qui représentent ordinairement les plaisirs sexuels interdits, ne sont que d'exquises nourritures dans ce monde pur. Et si Bosch a peint des humains marchant sur les mains aux bustes couverts de plumes ou d'écaillés, il faut y voir « la sym- biosse entre l'homme et l'animal » et

« l'image d'une existence harmo- nieuse qui ne serait pas possible dans la réalité ». Il se peut. Il est vraisemblable que de telles significations, plus ou moins allusives, sont glissées dans l'œuvre et qu'allégories, proverbes et rébus y abondent. Il est non moins probable que nom- bre d'entre eux sont désormais incompréhensibles et même indétectables parce qu'aucun historien ne saurait recréer les habitudes, la langue, les pen- sées et la culture d'un habitant de Bois-le-Duc vers 1490.

A défaut, peut-être devrait-il s'interroger sur les mécani- ques de la création picturale. La princi- pale objection qui s'oppose au décryptage de Belting naît de la mise en page du livre, qui intercale dans le texte des reproductions de détails. Or celles-ci font un peu plus que suggérer que les formes s'engendrent l'une l'autre par ressemblances, sympathies et analogies. D'une grappe de raisin à un œuf fait de cercles de verre coloré, le passa- ge est immédiat. De ces ocelles à l'œil rond d'un poisson, il l'est autant. Et de ce cercle aux sphères et hémisphères transparentes. Ne peut-on supposer que le peintre Bosch avait un goût sin- gulier pour les courbes et qu'il l'a ample- ment satisfait dans *Le Jardin des déli- ces* ? Ne peut-on suggérer que les asso- nances chromatiques l'enchantaient



Jérôme Bosch (détail) DR

aussi, blanc d'un plumage sur blanc d'un pelage, rose de la fraise et rose du téton ? Le plaisir de l'invention et celui de la répétition de figures impossibles, celui de l'improvisation aventureuse et de l'expérience picturale, rien ne permet de penser que Bosch ne les éprou- vait pas. Sa principale singularité tient à cette capacité extravagante et jouissi- ve de création. Les significations reli- gieuses et philosophiques sont secon- des par rapport à la passion du « faire apparaître ».

Passion irrésistible : quand, un siècle plus tard, le Bolognais Ulisse Aldrovan- di, naturaliste, botaniste et amateur fou de curiosités de toutes sortes, exécute ses admirables aquarelles sur des sujets zoologiques, il agit d'abord en observa-

teur méticuleux. Le coq est un coq, le homard un homard, la sole une sole. Proportions et détails sont justes et la précision du dessin et des couleurs remarquable. Il n'empêche : ce savant apparemment irréprochable inclut dans son inventaire de la création la chimère à une ou deux cornes, l'homme à cou de serpent, le dragon terre- stre, la femme aux jambes écaillées et aux trois têtes et un merveilleux pois- son à col de dentelle qui tient dans sa main un bouquet d'herbes. Celui-ci, Bosch aurait pu le peindre – Beckmann aussi au XX^e siècle. Ulisse Aldrovandi délire ? Non. Il fait œuvre de peintre en inventant autant de formes que de sens possibles. ■

PHILIPPE DAGEN

L'ombre singulière de Caravage « Tragédie du paysage »

CARAVAGE
de Catherine Puglisi.
Traduit de l'anglais
par D.A. Canal,
Phaidon, 448 p., 59,95 €.

Caravage ayant été un pein- tre prodigieux – le plus grand de son temps évi- demment –, se mesurer à son œuvre est une entreprise diffi- cile. Caravage ayant été un homme imprévisible, aventurier iras- cible et audacieux, raconter sa vie est une tentation facile. Catherine Puglisi a tenté l'entre- prise et évité cet écueil. Elle

s'en est même tenue résolue- ment à l'écart, s'interdisant tout effet pittoresque et roma- nesque. Son sujet est le peintre Michelangelo Merisi au travail dans son atelier et, éventuelle- ment, conversant avec ses com- manditaires et ses amis lettrés. Hypothèses psychologiques et anecdotes l'agacent.

Analyses attentives

Ainsi de l'homosexualité « latente ou supposée » du peintre et du cardinal Del Monte, son protecteur. A ceux qui cherchent les traces d'une ambivalence sexuelle dans les visages des jeunes filles et des jeunes hommes que Caravage peint vers 1595, tel *Joueur de luth*, elle réplique qu'à Rome les rôles féminins étaient tenus à la scène par des hommes pour obéir à un décret pontifical et évoque les castrats du chœur de la Sixtine. L'androgynie de quelques figures tiendrait ainsi à « une particularité italienne de cette période ». Toute interpréta- tion de l'œuvre par la religion est à ses yeux aussi incertaine. « La définition des croyances religieuses de Caravage ainsi que la recherche de leurs origines se révèlent donc

des tâches aussi redoutables que hasardeuses », écrit-elle pour cou- per court aux thèses qui attri- buent au peintre une sensibilité franciscaine ou oratorienne.

Ni biographique, ni psycholo- gique, ni spirituelle, l'explication de la peinture serait donc à trou- ver dans la peinture même. L'es- sentiel de l'ouvrage se compose d'analyses stylistiques attentives. Les poses, les expressions, les constructions scéniques, les rela- tions entre le dessin et la lumiè- re, entre la couleur et l'ombre font l'objet d'études très précises. Suivent immédiatement les com- paraisons. Internes à l'œuvre, elles justifient ou vérifient les datations. Externes, elles rendent manifestes l'audace et la singula- rité de Caravage quand il s'écarte des conventions en usage et in- jecte du naturalisme et du pathé- tique dans ses peintures à sujets sacrés. Elles peuvent aussi, à l'inverse, suggérer des filiations méconnues. Le chapitre sur les origines et la formation lombar- des de l'artiste rappelle ainsi de façon convaincante que le génial Caravage ne révolutionna pas la peinture par sa seule force. ■
PH. D.

CASPAR DAVID FRIEDRICH
de Werner Hofmann.
Traduit de l'allemand
par Marianne Dautrey,
Ed. Hazan, 304 p., 49 €.

Lorsque l'ouvrage du profes- seur Werner Hofmann sur Caspar David Friedrich a été publié à Munich, il y a cinq ans, la presse germanique l'a salué unanimement. La même année, l'édition française fit moins de bruit. Six lignes dans *Le Monde*, par exemple. *Nostra culpa* : c'est un livre remarqua- ble, et qui comble une lacune auprès des historiens d'art fran- çais. Sa réédition est donc double- ment bienvenue. D'abord parce que Hofmann a une qualité rare chez les auteurs de monogra- phies : il pense. Son sujet ne naît pas tout armé de sa palette et de ses pinceaux. Il a vécu, certes, et son époque est restituée, mais il existe d'abord à travers le regard que notre siècle jette sur le sien. Les quelques pages d'introduc- tion consacrées au tableau le plus célèbre de Friedrich, le *Voya- geur contemplant une mer de nuages*, sont à cette égard une leçon d'historiographie, d'humanisme

et d'intelligence. Friedrich vu par un de ses contemporains, le sculpteur français David d'An- gers, qui lui concéda la création « d'un nouveau genre : la tragédie du paysage ». Friedrich adopté, comme Wagner, par les nazis, et comme lui portant par-delà sa mort (à Dresde en 1840) un suaire malgré lui entaché.

Double culture

Pourtant, l'idole du nationalis- me allemand est née avec la nationalité suédoise, le 5 septem- bre 1774, à Greifswald. Ce n'est que par un codicille des Actes du Congrès de Vienne, en 1815, qu'il devint prussien. Hofmann s'attar- de avec bonheur sur cette épo- que, et la difficulté que pouvait avoir un jeune artiste à se former dans les villes du Nord, ignorées même de Goethe, dont les écrits exercèrent pourtant une influen- ce déterminantes sur les rapins qui s'y essayaient à la peinture. A cela se juxtapose le problème d'une double culture : ses études, Friedrich les a faites à Copenha- gue. Un problème qu'il résume en se posant en Janus : « Ce pein- tre-ci sait ce qu'il fait, tandis que celui-là sent ce qu'il fait ; si l'on

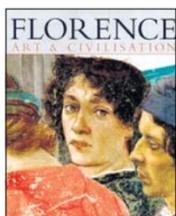
pouvait de ces deux peintres n'en faire qu'un seul ! »

Il y parvient rapidement : dès 1811, il est élu membre de l'Acadé- mie royale... de Berlin ! Tout en cultivant cette double personna- lité, il s'assigne un programme : « Le peintre ne doit pas seulement peindre ce qu'il voit devant lui, mais également ce qu'il voit en lui. S'il ne voit rien en lui, qu'il renonce également à peindre ce qu'il voit devant lui. » Fort heureusement, Friedrich avait l'intérieur bien rempli. Cela le tua : il mourut des suites d'une apoplexie. ■

H. B.

chapitre.com
LIBRAIRE SUR INTERNET
vous cherchez un livre épuisé ?
15 millions de livres
tél : 0892 35 01 00
Internet : www.chapitre.com
Sur place : Le Tour du Monde
29 rue de Condé - Paris 6^e
(RER B Luxembourg)

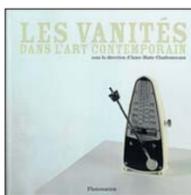
ECRIVAINS
débutants ou confirmés
Les Editions Amalthée
recherche
des manuscrits inédits
Envoyez-nous vos écrits :
2, rue Crucy
44005 Nantes Cedex 1
Tél. 02 40 75 60 78



FLORENCE, ART ET CIVILISATION

Après une introduction d'Antonio Paolucci, huit autres auteurs racontent la ville, du Moyen Âge au XX^e siècle. Du point de vue de l'art, de l'architecture et de la sculpture, c'est complet. On parle même, ce qui n'est pas fréquent, des miniatures, des chefs-d'œuvre rarement accessibles. On regrettera que l'histoire soit si supposée connue de tous que les historiens d'art s'en exonèrent : pas un mot sur la révolte des Ciompi, ces ouvriers teinturiers qui terrorisèrent Florence, ni sur les conflits entre les partisans du pape et ceux de l'empereur, dont la violence pourtant marqua son architecture. On en est même à se demander si Florence a été un jour en guerre contre Sienne... *H. B.*

Traduit de l'italien par Denis-Armand Canal, éd. Mengès, 526 p., 89 €.



LES VANITÉS DANS L'ART CONTEMPORAIN

sous la direction de Anne-Marie Charbonneau Notre époque serait-elle obsédée par la mort ? Sans doute, puisque, étudiant le genre de la vanité, cet ouvrage peut légitimement citer la plupart des artistes actuels : Messager et Abdessemed, Loutz et Lavier, Friedman et Cattelan, Ristelhueber ou Nauman, Sherman et Parmigianni. Crânes, os, mouches, fruits pourris : les façons de suggérer la disparition sont innombrables, que ce soit par l'installation, la performance, la photo ou la vidéo. De leur inventaire commenté naît ce livre, riche en suggestions et hypothèses interprétatives. On ne lui fera qu'un reproche : ignorer presque systématiquement la peinture actuelle. *Ph. D.*

Flammarion, 264 p., 60 €.



GILLES AILLAUD

de Jean-Christophe Bailly Ce fort volume de planches reproduit environ 150 des œuvres du peintre et scénographe, mort le 24 mars, précédées d'un texte récent de Jean-Christophe Bailly et suivies d'autres textes plus anciens. Une occasion de se replonger dans le monde de ce peintre qui se fit connaître au début des années 1960 pour son engagement dans la figuration narrative, qui avait assigné à la peinture le rôle militant de « dévoilement historique de la vérité », et assassiné symboliquement le pauvre Marcel Duchamp. Gilles Aillaud avait été de toutes les luttes politiques des années 1970, avant de devenir un aimable artiste animalier. Mais qui restait un peintre à l'économie de moyens redoutable. *H. B.*

Ed. André Dimanche 428 p., 80 €.

Quatorze auteurs analysent soixante ans de création Une brève histoire de l'art

L'ART DU XX^e SIÈCLE.

De l'art moderne à l'art contemporain, 1939-2002.

Collectif sous la direction de Daniel Soutif. Citadelles & Mazenod, 632 p., 199 €.

Daniel Soutif, ancien responsable des services culturels du Centre Pompidou, et actuel directeur du Musée d'art contemporain de Prato, en Toscane, dirige un de ces forts ouvrages qui ont fait la réputation des éditions Citadelles & Mazenod : quatorze auteurs européens réunis pour analyser l'art produit ces soixante dernières années. Le livre commence par une question basique : « *Qu'est-ce que l'art contemporain ?* » Daniel Soutif répond par une évidence, qu'il est toujours bon de rappeler, en publiant dès l'abord une œuvre de l'artiste italien Maurizio Nannucci. Une enseigne au néon proclamant : « *Tout art a été contemporain.* »

Le reste-t-il ? C'est un autre problème, qui peu à peu s'esquisse dans la suite de l'ouvrage, à mesure qu'on regarde les premières planches avec nostalgie, et les dernières avec familiarité. Puisqu'il faut bien circonscrire l'appellation, précisons que les Anglo-Saxons distinguent dans ce registre deux périodes : le « post-war », de 1945 à 1960, suivi par l'art contemporain proprement dit. Daniel Soutif se rallie peu ou prou à cette nomenclature, qu'il affine pourtant.

Son livre est divisé en effet en trois grandes séquences chronologiques, dont la première s'intitule, avec une jolie et volontaire ambiguïté, « Les fins de l'art moderne ». Elle couvre la période 1945-1964. Une première scansion justifiée par le grand prix attribué à Robert Rauschenberg par le jury de la Biennale de Venise, qui marque symboliquement le transfert des mondes de l'art de Paris vers New York. La deuxième partie, de 1964 à 1982, traite de « L'avènement de l'art contemporain ». La

date de 1982 a été choisie par Daniel Soutif parce qu'elle marque, avec quelques grandes expositions dont « *Zeitgeist* », organisée au Martin Gropius Bau de Berlin, et la Documenta VII, à Cassel, le retour à la peinture. Non qu'elle ait été abandonnée de tous les protagonistes des années 1960 à 1980, mais elle était moins visible, pas au goût du jour : c'est l'apanage des livres d'histoire de rappeler que le propre de la mode, c'est de se démoder.

Manifestation fondatrice

La troisième partie, qui couvre les deux dernières décennies et s'interrompt avec la Documenta (une manifestation décidément considérée comme fondatrice par nos historiens, ce qu'elle ne démontre pourtant pas à chacune de ses éditions, rappelons-le quinquennales) de Cassel, en 2002, est regroupée sous le titre « *Mimétismes et mondialisation* ». Parce que, justifie Daniel Soutif, cette Documenta étant dirigée par « *un commissaire africain installé à New York - Okwui Enwezor* », elle résume assez bien les principales transformations qui ont marqué les vingt dernières années.

Conformément à la tradition de la collection « *L'art et les grandes civilisations* », créée jadis par Lucien Mazenod, le livre prend en compte, malgré la vastitude du sujet, l'ensemble des arts plastiques. Art, architecture, design, bien sûr, mais aussi la typographie, dont les formes ont explosé du fait des nouvelles technologies. Daniel Soutif s'en explique : si, selon lui, la fin de la période moderne connaît encore une relative autonomie artistique, l'époque contemporaine se caractérise par « *une mise en question généralisée des catégories et des frontières disciplinaires* ». On peut y ajouter les frontières géographiques, les lieux de production et de diffusion de l'art s'étant déplacés, de Paris à New York, jusqu'à envahir la presque totalité de la planète.

C'est là que réside la principale faiblesse de



Hans Haacke, « Les Musts de Cartier » DR

L'ouvrage : rien ne rend réellement compte de ce nouvel aspect de globe-trotteur qui a saisi le monde de l'art contemporain, hormis un chapitre confié à un pionnier en la matière, le Français Jean-Hubert Martin, dont l'exposition de 1989, au Centre Pompidou et à La Villette, intitulée « *Les magiciens de la terre* » fut, pour une génération, une révélation. Il y insiste beaucoup, à raison, mais s'il en montre les enjeux, force est de constater dans son analyse un certain déséquilibre entre l'Afrique et l'Asie, au détriment de cette dernière. C'est d'autant plus regrettable que, dix ans plus tard, un autre grand commissaire d'exposition, Harald Szeemann, provoquait un réel séisme en montrant un ensemble d'artistes

venus de Chine populaire gambader joyeusement sur les terres de l'art contemporain dans sa capitale lagunaire, Venise. Plus de 10 % de la Biennale leur étaient consacrés. La Russie, qui recèle également des artistes au tempérament exceptionnel, est à peine évoquée, sinon à travers la figure, estimable certes, de Kabakov. On cherche aussi – vainement – une description de l'art produit en Amérique latine, qui abrite pourtant, à Sao Paulo, une des plus anciennes biennales du monde. Conclusion ? 632 pages ne suffisent pas à rendre compte de manière exhaustive de soixante ans d'art. À dire vrai, 6 320 ne le permettraient peut-être pas non plus. ■

HARRY BELLET

ZOOM



« *Composition* » de Jean Metzinger DR

LA CHAMBRE DE JOË BOUSQUET, enquête et écrits sur une collection,

de Pierre Cabanne L'écrivain Joë Bousquet a été paralysé par une balle allemande en mai 1918. Reclus dans sa « chambre noire » de la rue de Verdun, à Carcassonne, il s'entoura de tableaux que Gala Eluard, puis Jean Paulhan et ses nombreux amis lui conseillèrent : des œuvres de Dali, Tanguy, Ernst, Klee, Chirico, Magritte, Bellmer, Michaux, Dubuffet, Fautrier l'ont aidé à supporter son existence infirme. Après sa mort en 1950, cette extraordinaire collection, que cet ouvrage tente de reconstituer, fut mise en dépôt au musée de Carcassonne, puis dispersée. *P. K.*
Ed. André Dimanche, 204 p., 38 €.

BOTTICELLI,

d'Alessandro Cecchi Un beau, un très beau livre : des reproductions de grande qualité, des ensembles et des détails, un coffret pour abriter cet objet de luxe. Mais le texte est-il tout à fait à la hauteur

a l'ambition « *de faire connaître l'œuvre des artistes contemporains français et étrangers* ». Elle surprend d'abord par son originalité graphique, chaque couverture étant percée d'un gros trou laissant entrevoir une image mystérieuse, qui ne l'est souvent pas moins lorsque le livre est ouvert. Les trois titres offrent une unité de façade, mais aussi de conception : après une première partie en images dont le choix est laissé à l'appréciation de l'artiste, des textes et un entretien permettent de mieux pénétrer son univers. Une biographie, hélas limitée à des listes d'exposition, et une bibliographie complètent l'ensemble. *H. B.*
Flammarion, 208 p., 38 € chacun.

MINIMALISME

de James Meyer Il manquait un volume sur le minimalisme américain. Celui-ci est une excellente présentation, chronologie très détaillée et très illustrée des événements et des travaux, de 1959 aux années 1970 – très utile donc. Les photographies font l'objet de légendes suffisamment détaillées. Mais ces commentaires ne suffisent pas à écrire l'histoire de cette esthétique de la restriction par la géométrie – et encore moins l'analyse des circonstances, des principes et des enjeux. On n'en trouvera que l'esquisse dans l'essai qui précède les images, une trentaine de pages narratives et énumératives sans véritable distance critique. *Ph. D.*

Traduit de l'anglais par Richard Crevier, Phaidon, 200 p., 49,95 €.

LES ÂMES MORTES.

de Nikolai Gogol, illustré par Chagall Dans une nouvelle traduction, qui choisit de rendre au texte la saveur de sa « *langue particulièrement goûteuse, juteuse, succulente* », comme l'explique sa traductrice, voici un très bel exemplaire des *Âmes mortes*, illustré par 96 eaux-fortes de Marc Chagall. Ces reproductions, réalisées par le peintre en 1924 pour accompagner le texte, n'avaient été publiées qu'en 1948 et en petite quantité, dans une édition de luxe devenue introuvable. *R. R.*
Traduit du russe par Anne Coldefy-Faucard, Le Cherche Midi, 338 p., 20 €.

LE PRINTEMPS DES DÉLICATES, art érotique du Japon,

sous la direction d'Amy Reigle Newland A partir des estampes érotiques (les *shunga*), le plus souvent commercialisées dans les maisons de plaisir des quartiers de nuit, c'est une lecture de l'évolution de la représentation de la sexualité et de ses fantasmes. L'art très codé de l'estampe, à partir du XVII^e siècle, est le miroir d'une société où le plaisir sexuel n'est pas toujours isolé de tout contexte ni réduit aux acrobaties qui ont réjoui la bourgeoisie occidentale de la fin du XIX^e siècle. Comme le révèlent les textes érudits qui accompagnent ces splendides reproductions, on dépasse souvent le rôle de manuel érotique pour atteindre à un art parallèle auquel se sont exercés les plus grands graveurs. *R. de C.*
Ed. Philippe Rey, 254 p., 59 €.

L'ALEIJADINHO,

de Patrick Straumann, photos de Ferrante Ferranti L'Aleijadinho vécut dans le Brésil du XVIII^e siècle et l'auteur de cet essai nous donne les clés pour le comprendre. Il analyse le baroque, l'histoire et la culture du Minas Gerais, le rôle qu'y jouaient les congrégations laïques ; celui aussi de la pierre de savon, les influences enfin qu'on peut déceler dans cette œuvre majeure. *J. Sn.*
Ed. Chandeigne, 170 p., 27,50 €.

LE COMTE DE CLARAC ET LA FORÊT VIERGE DU BRÉSIL,

de Pedro Corrêa do Lago et Louis Frank Clarac a dirigé le Musée du Louvre, mais il n'a jamais passé pour un peintre. Pourtant sa *Forêt vierge*, une aquarelle de 1816, eut une répercussion inouïe dans toute l'Europe. Les textes et les illustrations de ce livre expliquent cet engouement en citant Humboldt et Saint-Hilaire, en évoquant Bernardin et Chateaubriand, en montrant enfin la coïncidence d'un dessin avec des désirs. *J. Sn.*
Ed. Chandeigne, 128 p., 20 €.

LE VIN DANS L'ART

de Montserrat Miret i Nin « *Alors Noé le cultivateur commença de planter la vigne* », dit la Génèse. Le plant de vigne venait du Paradis, le Déluge l'avait déraciné, puis le flot l'avait entraîné. L'histoire de Noé, premier vigneron selon l'Ancien Testament, inspira poètes et peintres. Les traces archéologiques de la vigne recensées par l'auteur, historienne de l'art, offrent une vision universelle, des

chapiteaux romans colorés au porche des cathédrales de l'An 1300, jusqu'aux scènes familières des impressionnistes. *J.-C. R.*
Glénat, 208 p., 45 €.



HISTOIRE DU GRAPHISME EN FRANCE, de Michel Wlassikoff
L'amour des mots et la passion des caractères, la force des images et les séductions de la mise en page. Avec *L'Histoire du graphisme en France*, Michel Wlassikoff réussit un double pari : ce parcours chronologique est aussi un véritable plaisir pour les yeux. Ce grand livre généreux, qui bénéficie de l'expérience de l'éditeur Dominique Carré, propose, dans une maquette aérée, avec un format ample, une suite animée de doubles pages panoramiques. Lisible et intrigant, sans jamais céder au chaos visuel : c'est bien le moins quand on se propose d'explorer l'art graphique, discipline mystérieuse qui va de la publicité à l'édition, de l'affiche à la pochette de disque, de la couverture de livre rare au paquet de cigarettes. Le Jacno qui signe le casque des Gauloises bleues est aussi l'auteur des premières affiches du TNP de Jean Vilar. De Garamond créant les caractères du Roi dans les années 1500 à Cassandre dessinant pour des alcools populaires dans les années 1930, du baroque sombre d'un Cieslewicz à la rigueur joyeuse d'un Jean

Widmer, qui partage son talent entre *Le Jardin des modes* et le Centre Pompidou, de l'explosion des affiches sur les murs de mai 1968 aux toniques trouvailles de Grapus dans les années 1980, le voyage est aimable et on ne s'ennuie jamais. On peut même s'instruire. Qu'y a-t-il de commun entre les bonshommes rigolos de Savignac et les élégantes recherches de Pippo Lionni, Bruno Monguzzi, Philippe Apeloig qui accompagnent dans les années 1980 la rénovation des grands musées ? Entre les inventions joueuses de Robert Delpire, de Massin et de Pierre Faucheux en typographie et les approches de M/M, Catherine Zask, Laurent Féty ou Etienne Robial, qui signent aujourd'hui des campagnes d'affiches et des pochettes de disque ? Leurs styles sont divers, leur terrain d'action est la France, cadre de l'ouvrage. Mais leurs noms sont toujours moins connus que leurs œuvres. Paradoxe de l'art graphique : s'effacer derrière le message pour mieux le mettre en valeur. Ce livre leur rend justice. *M. Ch.*
Ed. des Arts décoratifs/Dominique Carré, 320 p., 59 €.

Traversées de Paris

De l'ample monographie au scénario catastrophe, de très nombreux ouvrages proposent des promenades dans la capitale

Comme chaque année à la même époque, Paris, avec son histoire, ses monuments, ses us et coutumes, nous vaut une pleine charretée de volumes. Les uns ont l'allure de guides, même si leur poids et leur taille les rendent imprévisibles au transport, les autres sont des monographies plus ou moins détaillées sur un sujet singulier.

Le plus léger, mais pas le moins réussi, est signé par Maurice Culot, historien de l'architecture moderne. Dans un texte enlevé, il détaille le *Paris de la Belle Epoque* (1), de la gare d'Orsay au Théâtre des Champs-Élysées. Le volume se clôt sur une image étonnante : celle du pavillon Schneider à l'Exposition universelle de 1900, immense coupole métallique hérissée d'armes de tous calibres qui permettait de présenter la production du célèbre marchand de canons.

Après New York, le photographe Jorg Brockmann s'est consacré à Paris, dont il a fixé mille monuments, réunis au sein d'un pavé compact (2). Chacun d'entre eux est accompagné d'une courte fiche descriptive. Le tour de force des auteurs repose sur le dosage du choix. Il consiste, pour le 7^e arrondissement, par exemple, à retenir aussi bien la tour Eiffel que le café Thoumieux, modeste brasserie de quartier, ou le conservatoire Erik-Satie, œuvre contemporaine de l'architecte Christian de Portzamparc.

Les Parisiens, même pratiquants, ignorent presque tous la richesse artistique de leurs églises. Le guide de Bertrand Dumas (3) permet de retrouver le très beau *Christ en croix* du mystérieux Lubin Baugin (1612-1663) situé dans l'église luthérienne des Billettes ou la *Cène* du Tintoret (1518-1594), de Saint-François-Xavier des Missions étrangères.

Mais, côté guide, la vraie nouveauté est la sortie d'ouvrages illustrés de plans, d'estampes et de photographies, quartier par quartier, rue par rue, numéro par numéro. Les deux premiers sont consacrés au Marais et à Saint-Germain-des-Prés (4). Les éditions Parigramme reprennent ici le principe qui avait fait la fortune des ouvrages de Jacques Hillairet en le modernisant. En revanche, si le découpage par micro-ensembles permet des promenades cohérentes, le lecteur sédentaire s'y retrouve plus difficilement.

L'exposition des Archives nationales consacrée au plan de Paris dressé dans les années 1730 à la demande de Michel Etienne Turgot, père du ministre de Louis XVI, est accompagnée d'un passionnant volume (5). Car cette représentation de la capitale au milieu du XVIII^e siècle est un témoignage essentiel pour les amoureux des formes urbaines. Dès cette époque, le Collège des Quatre-Nations, fondé par le cardinal Mazarin, sur la rive gauche de la Seine, est l'un des principaux orne-



Photographie extraite de « Viderparis », de Nicolas Moulin. DR

ments de Paris ; il est aujourd'hui le siège de l'Institut. Un de ses membres les plus éminents, Jean-Pierre Babelon, en détaille l'histoire et l'architecture, avec un grand luxe de photographies, un rien académiques, qui ne détonnent pas ici (6).

La suite de l'évolution parisienne, de la fin du Second Empire à nos jours, peut se lire dans le livre de Simon Texier (7). Le plus passionnant est sans doute la série de projets échafaudés pour inventer une postérité à la capitale haussmannienne, de Le Corbusier à Roland Castro. On y découvre la redéfinition de l'ilot parisien par Michel Roux-Spitz au lendemain de la seconde guerre mondiale ou le calamiteux plan Lafay des années 1950 qui devait livrer Paris à l'automobile – il ne sera qu'en partie réalisé. Le photographe Nicolas Moulin imagine un avenir plus que sombre pour la Ville Lumière, qu'il présente vide de tout habitant, les rez-de-chaussée systématiquement murés (8). Quatre scénarios catastrophes signés par Norman Spinrad, un ténor de la science-fiction américaine, imaginent le pire. ■

EMMANUEL DE ROUX

(1) Paris Belle Epoque, éd. AAM, 64 p., 12 €.

(2) Paris mille monuments, photographies de Jorg Brockmann et James Driscoll, textes de Kathy Borrus, éd. Mengès, 576 p., 49,95 €.

(3) Trésors des églises parisiennes, de Bertrand Dumas, préface de Marc Fumaroli, photographies de Clément Guillaume, éd. Parigramme, 200 p., 22 €.

(4) Promenades d'architecture et d'histoire, évolution d'un paysage urbain, le Marais, de Danielle Chadych, Saint-Germain-des-Prés et son faubourg, de Dominique Leborgne, éd. Parigramme, 640 p., 29 € chacun.

(5) Le Paris des Lumières d'après le plan de Turgot (1734-1739), d'Alfred Fierro et Jean-Yves Sarazin, RMN, 144 p., 39 €.

(6) Le Palais de l'Institut, Du Collège des Quatre-Nations à l'Institut de France, sous la direction de Jean-Pierre Babelon, éd. Nicolas Chaudun, 234 p., 50 €.

(7) Paris contemporain, de Haussmann à nos jours, éd. Parigramme, 240 p., 39 €.

(8) Viderparis, photographies de Nicolas Moulin, textes de Norman Spinrad, éd. Isthme, 120 p., 30 €.

Kyôto hors du temps

Salah Stétié tisse, autour d'un Kyôto idéal, l'histoire, faite d'érudition sensible, telle qu'il nous a appris à la lire, et la poésie, telle qu'il sait la graver : « *tohu-bohu métaphysique* », pour reprendre une expression de ce grand auteur né au

Liban. Kyôto, ancienne capitale du Japon, est le jardin secret de Stétié. Comme on parcourt un jardin en choisissant de porter son regard sur une herbe, une feuille, une pierre, la couleur d'un palais, Stétié a tracé un parcours qui ne ressemble en rien à

la métropole japonaise, aujourd'hui ville lessivée par des torrents de néons et balisée de grates-ciel. Seuls existent pour lui, dans cet ouvrage au moins, les temples, palais ou jardins, tels que l'urbanisme contemporain a finalement su les isoler. Il s'est associé avec le photographe Alexandre Orloff, dont les cadres parviennent à faire oublier l'existence et les bruits de la ville.

Sur un tel principe d'évasion hors du temps, le risque était de produire une carte postale dévastatrice et mensongère, le texte s'effaçant derrière la séduction des images. Or la connaissance profonde qu'a Stétié de l'âme et de la culture japonaises, la façon dont il pose son regard sur l'architecture et ses paysages, lui permettent d'éviter cet écueil et de donner au travail d'Orloff un respectable statut documentaire, au-delà du seul principe de plaisir. Une phrase de Salah Stétié résume le goût merveilleux et hybride de ce livre : « *Le thé vert qu'il m'est arrivé de déguster, ici ou là, avec émotion et respect, était – battu par le maître, et producteur d'une fine écume – assez étrangement salé, quoique légèrement, d'un sel miraculeux.* » ■

F. E.

KYÔTO
de Salah Stétié et Alexandre Orloff (photographies).
Imprimerie nationale, 352 p., 89 €.

Association
des Libraires
Spécialisés
Jeunesse

Tableaux d'une Chine méconnue

L'ARCHITECTURE CHINOISE, sous la direction de Nancy S. Steinhardt.
Ed. Philippe Picquier, 370 p., 70 €.

Faute d'ouvrage de référence, l'architecture chinoise était un véritable casse-tête pour qui cherchait à en comprendre les logiques, les différences, la géographie, l'histoire. Traduit de l'anglais, l'ouvrage, coordonné par Nancy Steinhardt (université de Pennsylvanie) et auquel ont contribué six érudits de Chine continentale (Pékin et Nankin), est une excellente synthèse, un peu rapide, malgré ses 370 pages, et une belle ouverture sur le monde magnifique, méconnu, menacé des villes, du paysage et de l'architecture. C'est, dans cette version française, le premier livre à vocation exhaustive, qui affiche l'ambition de présenter à la fois au grand public et aux connaisseurs les plus importantes œuvres architecturales de la Chine, de l'ère néolithique jusqu'au début du XX^e siècle.

Les textes sont d'une grande précision, accompagnés des plans et des dessins techniques strictement nécessaires, et d'une généreuse illustration photographique – mais l'étalonnage des couleurs souffre des conflits originaux des couleurs du pays, où l'or et le jaune se font concurrence, comme la variété des rouges, la multitude des pierres et de modè-

les de briques. L'introduction de Steinhardt fait, enfin, par le mot et par l'image, le lit de quelques lieux communs généreusement maniés par quelques sinologues mal sortis de la gangue des années Mao. En particulier cette idée selon laquelle les Chinois n'attacheraient pas d'importance à la permanence de leur patrimoine et vivraient avec joie des destructions présentées comme traditionnelles, voire rituelles.

Permanence des formes

S'il est vrai que la plupart des dynasties arrivant au pouvoir détruisaient tout ou partie des capitales de leurs prédécesseurs, pour installer les signes de leur propre gloire, c'est au contraire la permanence qui, en matière d'architecture, apparaît comme le souci premier des constructeurs de l'empire du Milieu. Une permanence qui doit s'opposer aux tremblements de terre, aux inondations, au vieillissement du bois. Lisons ces lignes éloquentes de Nancy Steinhardt : « *Les vestiges les plus anciens qu'on a retrouvés remontent à plus de mille ans, et les sépultures, palais, monastères, jardins et autres ouvrages (...) ont marqué les paysages de leur empreinte sur plus de 5 000 kilomètres à travers l'Asie (...). Au fil des générations, les bâtisseurs ont laissé des documents qui ont été le vecteur non seulement de la transmission des*

savoir-faire, mais encore de l'instauration d'un système de construction unique auquel on doit de remarquables réussites technologiques. »

L'accent mis sur les techniques a notamment conduit les auteurs à présenter le *Yingzao Fashi* (traité des normes de construction), publié en 1103 par l'architecte Li Jie à la demande d'un haut fonctionnaire de la dynastie des Song du Nord. Ce monument est à la culture chinoise ce que les *Dix livres* de Vitruve sont à l'Occident. En plus complet, en plus pratique, en plus contraignant aussi puisqu'il établit des règles qui seront suivies jusqu'à l'époque des Ming, assurant la solidité des édifices et une relative permanence des formes. L'espace et sa hiérarchisation ont leur part, un peu juste, mais les règles du Feng Shui, qui furent essentielles pour la disposition des villes et des habitations entre fleuves et montagnes sont à peine évoquées, peut-être parce qu'elles ont été galvaudées par les superstitions contemporaines et qu'elles font désormais mauvais genre dans les castes universitaires.

Commode pour le néophyte, le choix de suivre la chronologie impériale conduit par ailleurs à masquer les spécificités importantes des régions. Mais il fallait bien faire un choix. ■

FRÉDÉRIC EDELMANN



L'ART ET L'HISTOIRE DU BOIS. Bâtiments privés et publics du monde entier. de Will Pryce
Après la brique, chez le même éditeur, voici le bois, autre source d'une architecture douce et docile, simple et héroïque, infiniment inventive. L'auteur est architecte, photographe, excellent analyste, voyageur, et ses choix sont d'une exceptionnelle pertinence. Que faut-il rajouter pour souligner l'importance de ce livre ? Que toutes les régions du monde ont été explorées, que la déclinaison des édifices les plus célèbres n'exclut pas un regard personnel et que le travail de Will Pryce parvient à maintenir la tension entre charmes de l'histoire et exploration du futur. *F. E.*
Traduit de l'anglais par Odile Menegaux, Citadelles & Mazenod, 320 p., 89 €.



GRAPHISME, TYPOGRAPHIE. Histoire. de Roxane Jubert
Plus « beau livre » par son sujet et sa matière que par sa forme, cette passionnante histoire du graphisme et de la typographie s'attache surtout, après un survol des origines recouvrant une très longue période – de l'Antiquité à Didot et Bodoni, au XVIII^e siècle –, à la révolution visuelle et technique qui s'accomplit à partir du XIX^e siècle. Le livre ne bénéficie alors plus d'une position privilégiée, et l'on assiste à « l'essor spectaculaire d'autres formes de typographie et de communication graphique ». La publicité et l'affiche, la presse, l'illustration, la littérature populaire donnent à l'imprimé une visibilité inédite, dont le dernier stade sera l'avènement du numérique. *P. K.*
Flammarion, préface de Serge Lemoine, 432 p., 75 €.



PATRIMOINE FLUVIAL, CANAUX ET RIVIÈRES NAVIGABLES. de Pierre Pinon
« On peut traverser la France sans savoir qu'on l'a franchi (...). Pour le trouver il faut le chercher. Sa quête est celle d'un paysage fantôme, et sans doute est-ce de cette invisibilité même qu'il tire son charme discret. » L'inconnu décrit par Pierre Pinon est le canal, « rivière artificielle » qui sillonne pourtant le territoire français sur des milliers de kilomètres. Créées à partir du XVII^e siècle, ces voies d'eau ont connu leur apogée à la veille de la première guerre mondiale. Aujourd'hui, nombre d'entre elles se sont reconverties dans le tourisme fluvial. L'auteur, architecte et historien, nous prouve que ces ouvrages conçus dans un but économique ont une valeur esthétique indéniable. *E. de R.*
Photographies de Pascal Lemaître, éd. Scala/VNF, 256 p., 42 €.

L'Afrique des Européens et celle des Africains Eloge des « arts lointains »

ARTS PREMIERS. L'ÉVOLUTION D'UN REGARD de Lionel Richard.
Ed. du Chêne, « L'aventure de l'art », 224 p., 90 €.

HABITER UN MONDE. Architecture de l'Afrique de l'Ouest de Jean-Paul Bourdier et Trinh T. Minh-ha.
Ed. Alternatives, « Anarchitecture », 192 p., 39 €.

Comment le regard occidental, confronté à des œuvres d'art exotiques, est passé, en moins d'un siècle, de l'ignorance, voire du mépris, à l'admiration. Lionel Richard nous raconte la réception de l'art des « peuples sans écriture ». Pour l'évoquer, il utilise le mot « arts premiers » forgé sur le tard par Jacques Kerchache. Il n'est pas plus satisfaisant que les vocables de « primitifs » ou de « tribal », dont on les affublaient naguère. Celui d'« art lointain », trouvé par Felix Fénéon, critique et collectionneur, avait au moins l'avantage

de la poésie. Le livre a une qualité, celui de dérouler de manière chronologique la découverte de ces objets par le monde occidental, à partir du XVI^e siècle, puis de nous montrer le sort dévolu à ces pièces. Elles sont d'abord destinées aux cabinets de curiosités de riches amateurs européens. On les retrouve, au XIX^e siècle, dans les premiers musées d'ethnographie, puis, dans les années 1910-1920, grâce à l'œil des artistes – essentiellement français et allemands – qui en apprécient les formes nouvelles, chez les collectionneurs.

« Compréhension du monde » Dans la deuxième moitié du XX^e siècle, ils rejoignent les musées d'art. Lionel Richard insiste, à juste titre, sur le regard du monde occidental qui est venu perturber la vision « indigène » de cette production. On peut regretter le déséquilibre du volume, qui s'intéresse essentiellement au continent africain, abordant peu le vaste domaine de l'Océanie et pas du tout celui des Amériques précolombiennes, mais aussi la paresse de l'iconographie, qui s'est contentée de

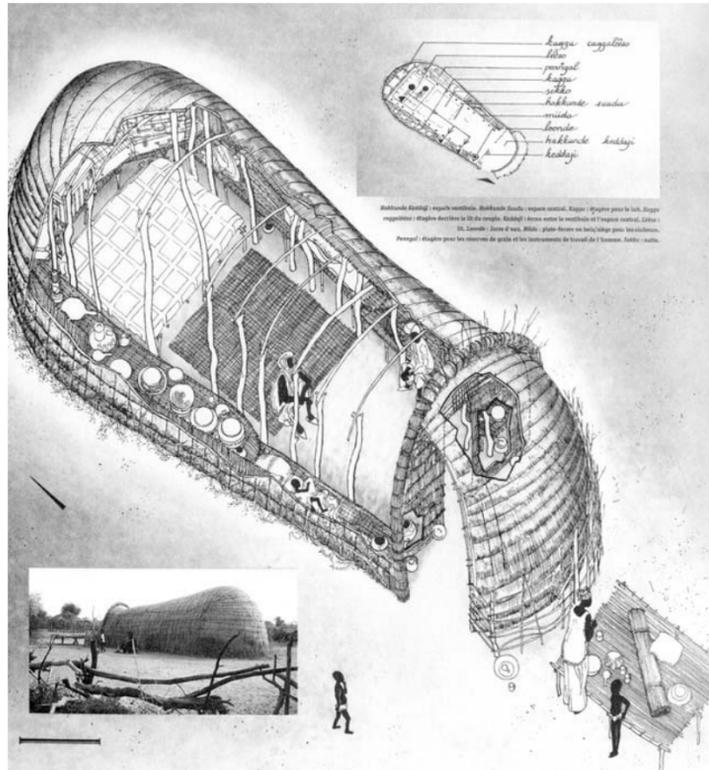


Image extraite de « Habiter un monde » ED. ALTERNATIVES

puiser très majoritairement dans le fonds du futur musée du quai Branly. Enfin, en dépit d'un intéressant apport germanique, il faut déplorer un discours souvent stéréotypé et des renseignements de seconde main.

Le propos de Jean-Paul Bourdier et de Trinh T. Minh-ha, respectivement architecte et cinéaste, qui enseignent tous les deux à l'université de Berkeley, en Californie, est très différent. A travers *Habiter un monde*, ils abordent uniquement un aspect de l'art africain : l'architecture. Leur ouvrage ne s'adresse pas aux seuls spécialistes. Car leurs textes précis, accompagnés de très nombreuses photographies, de dessins et de plans, mettent en évidence le sens de l'architecture traditionnelle de l'Afrique de l'Ouest. Celle-ci, nous disent les auteurs, est avant tout « compréhension du monde ». « Chaque maison se révèle être à la fois un outil, une œuvre d'art et un lieu spirituel. Elle est construite d'après le modèle du corps humain pour abriter, protéger, recevoir, renaître et survivre ; pour donner un plaisir esthétique, rêver en paix, créer un terrain social, faciliter la communion avec les ancêtres et les divinités ; mais aussi pour s'accorder aux forces de la nature. » Il s'agit donc d'un art total dont les auteurs nous dévoilent les secrets de fabrication et la signification de manière didactique et exemplaire à la fois. ■

E. DE R.

ZOOM



« Les Pharaons venus d'Afrique » DR

DES PHARAONS VENUS D'AFRIQUE, de Charles Bonnet et Dominique Valbelle, préface de Jean Leclant.
Le récit d'une découverte récente : celle de la cachette de Kerma, au sud de la troisième cataracte du Nil, en 2003, par l'égyptologue Charles Bonnet. Elle révélait des statues de deux pharaons de la XXV^e dynastie, longtemps appelée « éthiopienne ». Ces conquérants venus du Sud présentent, à côté des insignes royaux de l'Égypte pharaonique, des attributs proprement africains. Les fouilles prouvent que le Soudan est en passe de devenir un secteur non négligeable de l'égyptologie. *E. de R.*
Citadelles Mazenod, 216 p., 52 €.

BESTIAIRE DES PHARAONS, de Pascal Vernus et Jean Yoyotte.
Un pavé à la hauteur des deux sommités scientifiques qui ont signé l'ouvrage. Le lecteur attentif apprendra tout de la place des animaux dans la vie quotidienne comme dans la religion égyptienne, mais aussi de leur rôle dans l'écriture ou dans la langue, qu'ils soient du désert (de l'âne sauvage au zorille) ou aquatiques (de l'anguille à la tortue). Les insectes (l'araignée, le millepattes) et les animaux domestiques (le chat, le cheval) ou fantastiques (le griffon, le

sphinx) ne sont pas oubliés dans ce bestiaire d'une érudition vertigineuse. *E. de R.*
Ed. Perrin/Agnès Viénot, 814 p., 149 €.

L'ART EN ÉTHIOPIE, sous la direction de Walter Raunig
L'Éthiopie a été christianisée dès le III^e siècle. Rapidement isolée par la montée de l'islam, cette civilisation – la seule à posséder une écriture originale en Afrique subsaharienne – est rapidement coupée du reste de la chrétienté. Pendant quinze siècles, elle va développer un art essentiellement religieux, totalement original, même si les influences gréco-byzantines sont perceptibles. Ce gros volume nous fait découvrir une architecture méconnue, des peintures pariétales, des icônes et des manuscrits enluminés, mais aussi une civilisation bien vivante. *E. de R.*
Hazan, 296 p., 49 €.

PÉROU DES INCAS, de Claudio Cavatrucci, Maria Longhena et Giuseppe Orefici
Contrairement aux idées reçues, la vie de l'Empire inca fut brève : 1450-1532. En moins d'un siècle, avant d'être décapité par les conquistadors espagnols, il a néanmoins réussi à s'étendre le long de la côte Pacifique, de la Colombie à l'Argentine, laissant derrière lui des citadelles à l'architecture mycénienne. Le mérite des trois auteurs, archéologues et historiens italiens, est de détailler sur un

tiers de leur ouvrage, les civilisations qui, depuis le X^e siècle avant notre ère, ont précédé les Incas. Car ce sont elles, Chavin, Paracas, Nazca, Mochica, Tiahuanaco, Chimu et Chincha qui se sont montrées particulièrement créatives dans le domaine de l'art. Les Incas se sont bornés à perfectionner des techniques et des modèles préexistants. *E. de R.*
Larousse, 318 p., 99 €.

UN TOUR D'HORIZON AVEC RENZO PIANO de Renzo Piano.
RENZO PIANO de Philip Jodidio.
Comme Renzo a ce sens de la mesure qui pousse à la modestie, qu'il ne se fie et confie au jugement extérieur qu'avec une prudence de navigateur, il a lui-même écrit le premier de ces ouvrages, publié par Phaidon, format réduit, carré, sans être de poche. Mais l'architecte sans doute le plus sollicité du monde est aussi conscient d'être le porteur d'un message rare, qui mêle retenue formelle, technique et poésie. Il a donc laissé à Philip Jodidio le soin de publier une autre version, homothétique, de son œuvre, similaire quant au fond, mais géante pour la forme, selon la norme Taschen. S'il doutait encore de sa postérité, le voici rassuré. Au lecteur d'ajuster désormais son regard. *F. E.*
Traduit de l'italien par Marianne Bouvier, Phaidon, 326 p., 29,95 €.
Taschen, 528 p., 99,99 €.

VILLAS 50 EN FRANCE, de Raphaëlle Saint-Pierre
Préface de Claude Parent.
Elles ont traversé leur demi-siècle de purgatoire, les voici, fraîches, coquettes, drôles, m'as-tu-vu ? ou quelquefois géniales : les maisons du monde entier, rassemblées avec esprit dans un ouvrage qui a l'intelligence de se fonder sur la photographie ou les documents d'origine, ce qui permet d'en

restituer le détail et l'esprit, mobilier et figurants compris. De Richard Neutra à Charlotte Perriand, de Le Corbusier à Claude Parent, voici une inestimable source d'optimisme pour le monde de demain. *F. E.*
Ed. Norma, 224 p., 58 €.

ARCHITECTURE ÉCOLOGIQUE Une histoire critique de James Steele.
Quatre ans après *L'Architecture écologique* de Dominique Gauzin-Müller (éd. Le Moniteur), cet ouvrage reprend un thème et un titre similaires dans une optique plus analytique et en intégrant des démarches qui paraissent loufoques il y a encore peu de temps. Moins universitaire aussi, James Steele apparaît plus sensible aux dimensions esthétiques et aux vertus du paysage. Une nouvelle approche, donc, plus qu'un bégaiement éditorial. La dimension planétaire de sa recherche apparaît en outre assez convaincante. *F. E.*
Actes Sud, 272 p., 59 €.

ARCHITECTURE TOMORROW de Francis Rambert
Francis Rambert, directeur de l'Institut français d'architecture, après avoir été rédacteur en chef de la revue *d'A*, à l'âme éclectique et l'esprit ouvert. D'où la richesse sans exclusive de la collection d'édifices contemporains qu'il rassemble ici dans l'idée de nous indiquer les avènements possibles de l'architecture. Le titre anglais ne doit pas être pris comme l'indicateur d'un tropisme particulier, puisque les réalisations européennes se taillent la part du lion, suivies d'assez loin par celles des autres continents. En revanche ce parti pris de l'Europe correspond à un principe sage et rare dans ce type d'ouvrage : ne parler que de ce qu'on connaît. Et à cet égard le Vieux Continent montre qu'il a des réserves de sang neuf. *F. E.*
Ed. Terrail, 304 p., 38 €.



TOUT GOUDE, avec la collaboration de Patrick Mauriès
Le défilé décoiffant du 14 juillet 1989, c'est lui. Pour le bicentenaire de la prise de la Bastille, une armada de tambours, chars, drapeaux, robes larges comme des soucoupes volantes, et même un train ont transformé les Champs-Élysées en incroyable performance visuelle et sonore. On a pu alors prendre la mesure des formes multiples que pouvait adopter l'artiste Jean-Paul Goude. Car ce dernier, qui a commencé à faire parler de lui comme directeur artistique du magazine américain *Esquire*, célèbre pour ses créations au service de la publicité, utilise la photographie, le dessin, la typographie, le cinéma, la vidéo, l'affiche, la sculpture, le stylisme. Un livre imposant, richement illustré, rend compte de son aventure artistique. En dix chapitres, Jean-Paul Goude raconte à la première personne les temps forts de sa création. On peut voir dans le métro parisien, depuis quelques années, la campagne des Galeries Lafayette avec Laetitia Casta. Citons encore ses films publicitaires pour Kodak (les lutins agités et rayés rouge et blanc)

ou le parfum Egoïste de Chanel. Au-delà, le livre met en avant un artiste qui devance les mouvements de société et l'époque. Le style black avec Grace Jones, dont il fut le Pygmalion, et le style beur avec Farida ont marqué les années 1980. Le métissage comme fil conducteur de l'œuvre résonne fort aujourd'hui. On a pu lui reprocher d'avoir mis Grace Jones nue en cage comme une panthère noire. Le livre montre comment l'enfance de Goude à Saint-Mandé (Val-de-Marne), avec le zoo de Vincennes pour terrain de jeu, a été marquée par les rugissements des lions, les mouvements des ours, par « un décor hyperréaliste peuplé d'animaux plus sauvages les uns que les autres ». Mais aussi par le Musée des colonies (arts africains et océaniques), tout proche, à la porte Dorée. Il en résultera une œuvre tribale, animale, virevoltante, sonore, riche de couleurs. Un DVD de 27 minutes, réalisé par Goude, reprend et décortique les thèmes d'un livre qui manque d'une analyse approfondie. M. G.
Ed de La Martinière, 360 p., 260 ill., 70 €.

La face noire du rêve américain

Vingt ans de séries photographiques d'un artiste célébré aux États-Unis mais encore méconnu en France, Gregory Crewdson

CREWDSON 1985-2005

Sous la direction de Stephan Berg. Textes anglais et allemand, éd. Hatje Cantz, 248 p., 131 photos, 55,95 €.

L'Américain Gregory Crewdson est habité par le rêve de construire des photographies avec les moyens du cinéma : budget lourd, mises en scène nécessitant plusieurs semaines de « tournage », effets spéciaux hollywoodiens, armada de décorateurs, éclairagistes, maquilleurs, stylistes. Beaucoup d'acteurs, aussi. Notamment des stars. Dans ses images en couleur, on voit surgir Julianne Moore, Jennifer Jason Lee, Gwyneth Paltrow.

Le travail de ce New-Yorkais, né en 1962, a été très peu montré en France. Aux États-Unis, il est célébré. Un livre soigné et complet permet de se familiariser avec les séries photographiques qui s'étalent sur vingt ans. Les trois textes sont en anglais et en allemand : l'ouvra-

ge sert de catalogue à une exposition qui tourne en Autriche, Suisse et Allemagne – sans détour par la France.

Plus le temps passe, plus Crewdson voit grand. Pas seulement parce que les images enflent en format. Décors, lumières, disposition des acteurs : tout est plus sophistiqué. Plus cher aussi. Pas moins de 270 personnes, dont 38 acteurs, ont travaillé sur la dernière série, *Parmi les roses* (2003-2005). Rues, intérieurs d'appartements et sous-bois ont été construits, au détail près. Du brouillard et de la pluie ont été fabriqués pour certaines prises de vue. Dans le livre, chaque série se termine par des petites photos qui témoignent de l'ampleur des moyens.

Gregory Crewdson définit son travail comme « la pénétration du mystérieux dans la normalité ». Au-delà de la perfection technique, c'est un climat que l'on ressent. Il fait souvent nuit. Les scènes en extérieur semblent avoir lieu dans des petites villes américaines plutôt vides ou des zones pavillonnaires. Les intérieurs sont des appartements cos-



Photographie de Gregory Crewdson. DR

sus. Le trouble vient d'abord des personnages. Ils sont comme des fantômes, des morts-vivants au teint pâle et au regard vide. Ils hantent les rues ou sont prostrés sur un lit. Une femme nue enceinte marche droit. Une autre flotte nue sur une eau qui a submergé une pièce. Un homme découpe le gazon qui tapisse le sol d'une chambre. Et puis il y a la lumière. Surnaturelle, inquiétante. Elle tombe du ciel dans la rue noire comme un spot éblouissant, émerge d'un caniveau, irradie un sous-bois, donne forme à un buisson, magnétise une voiture au coffre ouvert rempli de fleurs.

Nous sommes dans un monde protégé bousculé par des cauchemars. C'est « la face noire du rêve américain », écrit

Stephan Berg dans le livre. Comme si le mythe américain fondé sur le bonheur matériel partait en vrille. La caméra semble pénétrer le subconscient des personnages, triturer leur douleur cachée. Une explication ? Le père de Crewdson est psychanalyste. Enfant, avant d'étudier la photographie à l'université de Yale, il entendait parfois les mots des patients sur le divan.

Crewdson se considère comme « un photographe réaliste du paysage américain qui emprunte une voie étrange ». Son énergie et ses gros moyens doivent servir à fabriquer des images crédibles. « Les choses arrivent et rien n'apparaît », dit le photographe. Ses photos révèlent un patchwork d'influences. Pour la pho-

tographie, la tradition documentaire américaine. Pour le cinéma, Spielberg, Lynch, Wes Anderson, les films d'épouvante et de science-fiction. Quelques séries télévisées américaines aussi. Edward Hopper pour la peinture, Stephen King pour la littérature.

La force de Gregory Crewdson est de condenser une histoire en une seule image sans en donner la clé. On peut trouver le résultat trop pictural et « faiseur ». On est loin de la puissance poétique d'un Jeff Wall. Mais c'est une belle machine à fabriquer des ambiances. « La collusion entre mes échecs et la compulsion de faire quelque chose de parfait crée une anxiété qui m'intéresse », dit-il. ■

MICHEL GUERRIN

Trois regards sur Paris

Le Paris d'autrefois est à la mode, si l'on en croit le nombre de livres de photo publiés. La plupart portent la marque de l'école humaniste française, avec pour ambassadeurs Willy Ronis et Robert Doisneau. Il faut dire que le regard nostalgique de ses représentants, revenus en grâce dans les années 1980, se marie bien avec l'ambiance de Noël.

On peut être fatigué de voir l'œuvre de Robert Doisneau, le plus populaire des photographes français, saucissonnée dans des dizaines de livres « à thème ». L'épais *Paris Doisneau* présente sans doute trop de photos pour qu'elles soient toutes utiles ou réussies. Mais cette accumulation permet de suivre la méthode du photographe, qui a souvent travaillé avec patience, cherchant moins l'icône que la série narrative, comme dans *La Meute* (1969), où des piétons tentent d'échapper aux voitures, ou *La Ballade de Pierrette d'Orient* (1953), beau parcours poétique sur les pas d'une accordéoniste. Les images légendaires – le baiser de l'Hôtel de Ville – se font discrètes, et on se plaira à retrouver dans les autres, moins connues, le coup d'œil caustique qui a fait la réputation du photographe.

Le Paris de Willy Ronis, exposé à l'Hôtel de Ville, ressemble à celui de son ami Doisneau : même goût pour les petits métiers, les quartiers populaires et l'enfance. Mais là où Doisneau travaille comme un caricaturiste, s'amusant à rapprocher des réalités décalées, Ronis procède en peintre, en insistant sur la lumière, la composition. Ronis, le « sentimental », a aussi le regard plus tendre que moqueur. D'où le titre un peu cliché du livre, *Paris, éternellement*.

C'est une capitale bien moins idyllique que dépeint Roger

Schall. Dans *Paris au quotidien 1939-1945*, le drapeau nazi flotte sur la ville, les juifs portent l'étoile jaune. Le photoreporter a accumulé des négatifs qu'il a fait connaître à la Libération, dans *A Paris sous la botte des nazis*. A travers ces photos, soigneusement composées, on voit les Parisiens faire la queue pour la soupe tandis que les soldats allemands jouent les touristes à Montmartre. Dommage que la maquette du livre, avec ses mosaïques minuscules, ne rende pas pleinement justice à ce témoignage.

Le souci est documentaire, mais l'opinion du photographe transparaît clairement dans son travail, comme lorsqu'il montre tous les grands monuments de Paris, Opéra ou tour Eiffel, en plaçant chaque fois des soldats dans le cadre. Le livre s'achève avec la Libération, lorsque l'union américaine remplace l'allemand. Mais l'humeur, cette fois, est à la joie. ■

CLAIRE GUILLOT

Doisneau Paris, Flammarion, 394 p., 49 €.
Willy Ronis, Paris, éternellement, éd. Hoebek, 158 p., 34 €.
Paris au quotidien 1939-1945, vu par Roger Schall. Le Cherche Midi, 126 p., 29 €.

Signalons aussi : *Françaises et Français, 1944-1968*, de Janine Niépe, Le Goût de vivre. Ed. Imprimerie nationale, 198 p., 59 €.

Pionniers de la couleur

SURFACES AMÉRICAINES de Stephen Shore. Texte de Bob Nickas, traduit de l'anglais (États-Unis) par Jean-Yves Cotté, Phaidon, 232 p., 310 photos, 49,95 €

RECREATION, AMERICAN PHOTOGRAPHS, 1973-1988 de Mitch Epstein. Ed. Steidl, non paginé, 66 photos, 68 €.

Stephen Shore et Mitch Epstein sont deux grands coloristes américains, à l'honneur dans deux livres importants. Leurs travaux commencent au début des années 1970, à une époque où la photographie en couleur est incongrue dans l'art. Ils ne sont pas seuls. Joel Meyerowitz et William Eggleston aux États-Unis, Luigi Ghirri en Italie sont d'autres pionniers.

Partons de Stephen Shore. Il publie *American Surfaces*, soit le paysage américain – rues, maisons, façades, intérieurs, gens – tel qu'il défile devant son objectif lors d'un voyage en voiture aux États-Unis en 1972 et 1973. Les images semblent impersonnelles. Elles furent mal accueillies à l'époque. Sans doute parce que ces instantanés sans fioriture semblent jetés sur le papier, portés par un parfum de road movie. C'est justement le projet de Shore : être direct et spontané pour approcher au plus près un territoire national et sa culture. Une

première version de 77 photos fut publiée en 1999. Voilà la série complète. Elle restitue la chronologie du voyage, avec pour indications le mois et l'année de prise de vue, la ville, l'état. Le livre est vendu dans une pochette Kodak jaune et noire pour rappeler que Shore confiait ses films à une boutique de quartier.

Le livre de Mitch Epstein est d'un aspect plus imposant : un

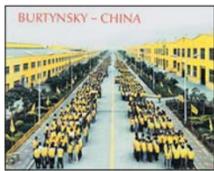
grand format panoramique. Il réunit quinze ans d'images réalisées à travers les États-Unis. Il n'y a pas de texte. Dommage. Nous sommes aux origines de ce grand coloriste, quand il explorait les Américains dans leurs loisirs. Les photos n'ont pas été publiées. Elles renaissent, remarquables dans leur façon de cerner une société consumériste. ■

M. G.



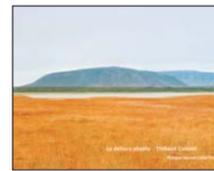
PAULINE ET PIERRE, d'Hugues de Wurstemberger
AOC, UNE IDENTITÉ RETROUVÉE, photos d'Hugues de Wurstemberger et de Christian Lutz, texte de Didier Schmutz

Le photographe Hugues de Wurstemberger publie un livre remarquable sur ses enfants, Pauline et Pierre, qui a fait l'objet d'une exposition à la galerie Vu, à Paris (*Le Monde* du 19 septembre). Ce maître du noir et blanc transforme la chronique familiale en fresque onirique. Cette poésie se retrouve dans un second livre : raconter les appellations contrôlées de fromages en Suisse à travers des vues d'alpages et des portraits de familles. *M. G.*
Ed. Quo Vadis, 120 p., 75 photos, 45 €.
Ed. Infolio, 240 p., 240 photos, 44 €.



CHINA, d'Edward Burtynsky
La Chine cherchant à passer en force dans l'ère idéale de la modernité, cela donne ces images où l'individu est dévoré par la foule, plus robotisé qu'il ne l'était au temps des cols Mao. Cela donne ces chantiers colossaux comme le barrage des Trois-Gorges, qui anéantit villes et

villages aux bords du Yangzi. Ou d'autres chantiers comme celui, perpétuel, de Shanghai, qui donne assez clairement la dimension du grand nombre. En amont, les industries périmées, désolées, immenses ; en aval les montagnes de déchets. Entre ces deux mondes, un univers charbonneux, joyeusement polluant, dont la mue s'achèvera sur de nouvelles ruines. Spectaculaire, mais réel. *F. E.*
Ed. Steidl, textes anglais de Marc Mayer, Ted Fishman, Mark Kingwell, 148 p., 61,75 €.



LE DEHORS ABSOLU photos de Thibaut Cuisset, texte de Philippe Lacoue-Labarthe.
LA RUE DE PARIS, photos de Thibaut Cuisset, texte de Jean-Christophe Bailly
Un bon photographe, des textes bien tournés, un éditeur courageux : voilà plusieurs raisons de s'offrir ces deux jolis

petits livres. D'autant qu'on y découvre deux facettes de Thibaut Cuisset, un photographe qui, entre errance et démarche conceptuelle millimétrée, est un des plus justes d'aujourd'hui : le paysagiste hors de pair qui fixe les étendues vides d'Islande et de Namibie, et l'observateur de la rue de Paris, à Montreuil (photos que l'on peut aussi voir à la galerie des Filles-du-Calvaire, à Paris). *M. G.*
Ed. Filigranes, 102 p., 44 photos, 40 €.
Ed. Filigranes, 96 p., 45 photos, 25 €.

Magnum et les maîtres du photojournalisme De l'actualité au concept

MAGNUM HISTOIRES

Collectif, texte de Chris Boot, éd. Phaidon, 510 p., 75 €.

La prestigieuse agence Magnum, fondée par des photographes considérés comme les maîtres du photojournalisme classique revisite son histoire, depuis le mythique reportage de Robert Capa sur le débarquement jusqu'aux travaux des nouvelles générations, qui visent à renouveler le genre, voire à en contester les principes.

Ce gros livre, élégant et renseigné, embrasse le travail de 61 membres de l'agence, en montrant pour chacun les images d'un projet et un texte dans lequel l'auteur éclaire sa démarche, parfois accompagné de carnets de notes, de planches-contacts... Les sujets sont extrêmement divers et les formes éclectiques, mais l'ensemble est marqué par la forte présence des anciens, ceux qui ont donné ses lettres de noblesse au reportage : Robert Capa, Henri Cartier-Bresson, David Seymour, les fondateurs, mais aussi Marc Riboud, Eugene Smith...

L'agence a été créée en 1947 par des photographes soucieux de produire des images en direction de la presse tout en gardant le contrôle de leur destin. A l'époque, le récit photographique avec « un début, un milieu et une fin » est l'épreuve reine du photojournalisme : c'est David Seymour qui avait couvert les manifestations du Front populaire en 1936 pour le magazine *Regards*. Pourtant, rappelle Chris Boot, ancien directeur de Magnum dans une préface éclairante, le reportage n'a jamais fait l'unanimité à l'agence : un Henri Cartier-Bresson, ici

représenté par son travail sur la mort de Gandhi, ne s'est pas vu comme un « raconteur d'histoires ». HCB ne croyait pas en la vérité du photojournalisme et ne l'utilisait que pour tenir son propre « journal photographique ». Par la suite, poursuit Chris Boot, cette ligne de fracture s'est perpétuée à Magnum entre, schématiquement, « le reporter et l'artiste ».

Pratiques individuelles

Les générations suivantes se sont frayé un chemin propre entre ces deux voies. Le reportage en noir et blanc, aux ombres denses et à la composition léchée, est devenu peu à peu la marque de fabrique de Magnum. Plusieurs photographes ont cependant cherché à se libérer des contraintes du genre : le Tchèque Josef Koudelka, célèbre pour ses photographies expressionnistes sur les Gitans, s'est lancé dans des projets à long terme, « essais photographiques » plus que reportages. D'autres, comme Raymond Depardon, après un parcours de reporter classique, ont intégré Magnum pour mener des projets plus personnels : Avec *La Ferme du Garret* (1981-1984), Depardon revient sur les lieux de son enfance tout en faisant le portrait en couleurs d'une France des campagnes en disparition. Ses moyens ne sont plus ceux du photojournalisme, il reste cependant dans le cadre d'un récit en images.

Mais ce sont les membres intégrés à Magnum dans les années 1990 qui rompent le plus avec les normes du reportage classique. La crise du photojournalisme, l'ouverture de nouveaux débouchés comme le livre et l'exposition, ont libéré les auteurs des règles du récit. Luc Delayahe, qui a quitté l'agen-



Allemagne de l'Est. THOMAS HOEPKER/MAGNUM

ce en 2004, aborde l'actualité de façon distancée et conceptuelle, dans des panoramas. Il ne vise plus la presse mais les galeries d'art. Martin Parr, qui montre la déchéance d'une station balnéaire à New Brighton (Angleterre, 1983-1986), avec des couleurs criardes et des cadrages peu flatteurs, dit s'intéresser plus au concept qu'au récit, et ne se « considère pas comme journaliste ». L'arrivée du Britannique à Magnum en 1994 n'avait d'ailleurs pas fait l'unanimité. Il faut encore citer Lise Sarfati, qui

mène une démarche sans rapport avec le journalisme, avec des images d'une usine de viande russe (2000) où les visions de chairs à vif laissent l'interprétation totalement libre.

L'esprit commun des pionniers a donc fait place à des pratiques individuelles qui mordent dans le champ de l'art ; les « histoires » de Magnum racontent désormais moins le monde qu'un regard sur le monde. Elles n'en ont pas moins d'intérêt. ■

CLAIRE GUILLOT

ZOOM



« Anonymes » DR

ANONYMES, images énigmatiques de photographes inconnus, de Robert Flynn Johnson
Voici traduit en français l'élégant livre de Robert Flynn Johnson, conservateur au Musée des beaux-arts de San Francisco, qui a constitué une collection de photos anonymes. La plupart, sans date ni signature, ont un

intérêt esthétique réel : on peut s'amuser à faire le rapprochement avec des artistes célèbres. Leur origine américaine donne une touche d'exotisme à ces images étranges, souvent pleines d'humour. *Cl. G.*
Ed. Thames and Hudson, 208 p., 220 photos, 34,95 €.

JO'BURG, de Guy Tillim
Dans un petit livre dont les pages se déplient en accordéon, le Sud-Africain déroule la vie des habitants dans les immeubles de Johannesburg, sa ville natale : à la fin de l'apartheid, les Noirs ont voulu prendre leur revanche en gagnant le centre autrefois réservé aux Blancs. Ils y ont surtout trouvé pauvreté et exclusion. Sans masquer la misère, le photographe joue avec les étoffes et les objets ordinaires abandonnés à la suite d'une expulsion pour composer des photos très picturales, aux couleurs somptueuses. De courts textes reviennent sur l'histoire des habitants. *Cl. G.*
Ed. Filigranes, 176 p., 30 €.

EST-CE AINSI QUE LES HOMMES VIVENT
Dans la lignée assumée de « Family of Man », la célèbre exposition organisée en 1955 à New York, ce gros livre rassemble les photographies d'auteurs contemporains,

extrêmement divers, qui « interrogent la condition humaine ». Les images, en noir et blanc ou en couleurs, prises dans tous les pays du monde, sont séduisantes, leurs auteurs prestigieux, de Martin Parr à David Burnett, de Nan Goldin à Rineke Dijkstra. Mais comment s'attacher à chacun devant un tel échantillonnage ? Sont regroupées sous des thèmes universels – maternité, guerre, foi, tourisme – des images qui n'ont pas grand-chose à voir entre elles. *Cl. G.*
Ed. du Chêne, 320 p., 49,90 €.

DEPARDON AFRIQUES
Afrique avec un « s », écrit Raymond Depardon. Parce que le photographe et cinéaste, depuis 1960, ne cesse de représenter le continent. Sans contexte, sans chronologie, avec des légendes, détaillées quand cela est nécessaire, l'artiste a compilé ses images africaines. Une poésie, une éthique aussi, surgissent de ces images en noir et blanc avec une attention aussi soutenue pour l'homme que pour son paysage. *M. G.*
Hazan, 400 p., 400 photos, 49,90 €.

ALGÉRIE, photos de Yann Arthus-Bertrand. Préface de Jean Daniel, textes de Benjamin Stora, légendes de Djamel Souidi.
UNE FRANCE VUE DU CIEL, photos de Yann Arthus-Bertrand, texte de Patrick Poivre d'Arvor
Yann Arthus-Bertrand a vendu 3 millions d'exemplaires dans le monde de sa *Terre vue du ciel* (1999). Il publie, sur le même système, un livre qui « rassemble ses plus belles photos de France ». On lui préfère un second livre sur l'Algérie « aérienne ». Le photographe est le premier à avoir obtenu les autorisations de survol de l'ensemble du pays, ses villes et sites naturels. Un regard inédit s'impose, renforcé par des

textes instructifs. L'œil du lecteur sera troublé par le décalage abyssal entre la réputation chaotique du pays et ces photographies apaisées. *M. G.*
Ed. de La Martinière, 230 photos dans chaque volume, respectivement 336 et 340 p., 42 € et 49 €.

PLAYBOY, HELMUT NEWTON
Helmut Newton, roi de la photo de mode, du portrait et du porno chic, est mort en 2004, à l'âge de 83 ans. Un livre fait découvrir ses images polissonnes livrées, à partir de 1976, au magazine américain *Playboy*. Une série avec Nastassia Kinski, une autre avec des poupées gonflables à 8 000 euros pièce (non publiée car jugée trop malsaine) et sa virée dans les motels de Floride avec Kristine De Bell restent de grands moments d'images, la mise en boîte de fantasmes bien poivrés. *M. G.*
Avant-propos de Hugh Hefner, introduction de Walter Abish, postface de Gary Cole, traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Julie Grelley, éd. Epa/Hachette Livre, 176 p., 39,90 €.

BRASSAÏ INTIME ET INÉDIT, de Diane Elisabeth Poirier.
L'auteur, qui travailla plusieurs années auprès de Gilberte Brassai, a composé une biographie de l'artiste à partir des souvenirs de sa veuve. Le tout est accompagné de photos inédites et de divers documents. Le récit très factuel déroule toute la vie de l'artiste, sans que le mystère du personnage soit vraiment percé. *Cl. G.*
Flammarion, 207 p., 50 €.

STANLEY KUBRICK, DRAMES ET OMBRES : PHOTOGRAPHIES 1945-1950, de Rainer Crone
Ce livre imposant et soigné réunit des images inédites, que

Stanley Kubrick (1928-1999) a prises avant de devenir un grand cinéaste : il était photographe pour le magazine américain *Look*. Le fait que l'auteur s'appelle Stanley Kubrick, sa série dans le métro, son reportage sur Chicago, mais aussi un court texte de Jeff Wall sont de bonnes raisons d'acheter ce livre. *M. G.*
Phaidon, 256 p., 300 photos, 59,95 €.

DON McCULLIN EN AFRIQUE
Le photographe de guerre Don McCullin, célèbre pour ses reportages au Vietnam, a rendu visite en 2003 et 2004 aux tribus qui vivent le long du bassin de l'Omo, en Ethiopie. Il en a ramené des portraits qui mettent en valeur les corps, marqués par les scarifications, les tatouages et les bijoux. *Cl. G.*
Ed. de La Martinière, 176 p., 48 €.



PÈLERINAGES, de Kazuyoshi Nomachi

Jun 1978. La mer de sable à l'infini, deux sandales noires, un bâton. La caravane s'est immobilisée. Près de trois cents chameaux attendent, postés en file indienne, sur la ligne d'horizon. A l'écart, pieds nus, le front au sol, turban et djellaba immaculés, le chamelier, seul dans sa prière, est tourné vers La Mecque. En ce début d'été, Kazuyoshi Nomachi est dans le Fezzan, désert du sud libyen. Il suit une caravane en provenance du Tchad. Hommes et bêtes avancent tout le jour, le jeu des ombres comme seul moyen d'orientation. La nuit, ils suivent l'étoile polaire qui marque le nord. Le photographe plantera sa tente durant deux ans parmi les Touaregs du Sahara. Juin 2004, tempête à 4 700 mètres d'altitude dans les Andes. Des hommes emmitoufflés, bonnets, écharpes, ponchos, rouge, vert, bleu, une clochette au cou, un masque antifroid sur le visage, progressent dans les bourrasques de neige. Il fait presque nuit, les torches éclairent la longue procession conduisant au pied du glacier pour honorer Senor de Qoyllur Rit'i, le Seigneur de l'étoile des neiges. Aux constellations, les pèlerins

confient l'espoir d'une vie meilleure, au glacier, leur santé. Ainsi, durant presque trente ans le photographe japonais, né en 1946, à Kochi, n'aura de cesse de parcourir « les régions dites sauvages de la planète, déserts, plateaux et savanes, où la civilisation moderne ne pénètre pas facilement », écrit-il en avant-propos. De l'intime au spectaculaire, les séquences s'enchaînent comme un voyage initiatique, du Tibet à la vallée du Rift, du Soudan au Bhoutan et sur les berges du Gange, à la rencontre de ces peuples, souvent nomades, en mouvement sur les chemins de la connaissance. Les paysages défilent : les ruines du royaume de Gugué perchés sur les montagnes érodées par les vents de l'Himalaya, le village d'Imilchill, cerné de prairies vertes cru alors que la neige blanchit les contreforts du Haut-Atlas. Mais plus les panoramas, ce sont les visages emplis d'humanité, de complexité, de tendresse, de gaieté ou de souffrance, qui défilent. Kazuyoshi Nomachi, son « usage du monde », pour reprendre l'expression de Nicolas Bouvier, à travers ces instants volés. *Fl. E.* National Geographic, 504 p., 36 €.

Une certaine façon d'arpenter la Terre

De la mer à la montagne, un tour du monde en six livres. Dépaysant

Prenez la Terre comme une pelote de laine, solidement lacée sous les trajectoires de tout ce qui lui tourne autour depuis qu'on sait qu'elle est ronde, avions, satellites, voyageurs divers. Tournons autour, en insistant sur les replis de l'écorce, qui attirent les regards et stimulent l'esprit. Tirons le fil par le bout du bas, l'Antarctique. Tours du monde en 6 livres.

Les rivages au-delà du monde habité s'abordent en silence (*Les Montagnes du silence* [1]). Pour ses compagnons sourds, Daniel Buffard-Moret a imaginé un voyage en Géorgie du Sud sur les traces d'Ernest Shackleton, qui, en 1916, sauva ici les 27 naufragés de son *Endurance* broyée par la banquise.

A bord d'une goélette, six sourds plutôt néophytes, cinq marins et autant d'alpinistes approchent les côtes glacées à la manière des pionniers, cabotant sous des ciels sombres dans la lumière des icebergs. Ils inventent de nouveaux signes pour « dire » piolet (« un fouetté du poignet vers un pan de glace imaginaire »), crampons ou mousqueton (« fermeture, à plusieurs reprises, du pouce sur l'index ») et accostent pour gravir ensemble quelques montagnes désertes. Daniel Buffard-Moret raconte cet apprentissage mutuel depuis les deux rives (sourd de naissance, il a retrouvé l'essentiel de son audition grâce à un nouvel appareillage), et le photographe Pascal Tournaire capte avec une belle sensibilité gestes rapides et lumières incertaines.



Le commandant Charcot se lavant sur le pont du « Pourquoi pas ? » DR

Posés sur les ailes d'un iceberg en forme d'oiseau, quelques manchots regardent passer le bateau.

Encore un petit tour d'Antarctique, les yeux sur la faune (*Extrême Sud, périples antarctiques* [2]). Otaries vautrées dans les algues, lion de mer planant sur du gazon vert, arches de glace et pingouins en rookeries... Visitant les îles australes, Yves Paccalet et Patrick de Wilde figent l'animal dans ses ballets glacés.

Retour en arrière, même lieu, un petit siècle plus tôt. En 1908, Louis Gain, naturaliste sur le *Pourquoi-Pas ?*, aime la photographie et étudie les pingouins, qu'il trouve laids comme « des oiseaux mal empaillés, mangés de mites ». Son ami Jules Rouch (son futur beau-frère, père du cinéaste Jean Rouch) le photographie à son tour, lui ou le commandant Charcot se lavant nu sur le pont. Scènes parfois cocasses, dont les légendes devançant les surréalistes – page 58-59 : « Anglais colonial et pyjama rayé rose et blanc, Louis en explorateur, en pyjama bleu avec filet à papillon, lorgnette, boîte de botaniste. »

Dans l'inconnu du monde

Marie-Isabelle Merle des Isles a exploré les archives et la mémoire de deux familles sans descendants pour en transmettre l'héritage nomade (*Destins d'explorateurs de l'Antarctique à l'Asie centrale, 1908-1950* [3]). Journaux de voyage et photographies extraites des cartons de famille font revivre une certaine façon d'arpenter la Terre à travers le XX^e siècle. A travers l'Afrique ou le Turkestan russe (photographié en couleurs et avec humanité dès 1913), on suit, sur trois générations, cinq explorateurs charmeurs, chacun un peu marin, naturaliste, météorologue, écrivain, photographe ou cinéaste. Cette lignée normande et catalane s'épanouit et se perd dans l'inconnu du monde, s'achevant avec les beaux films africains de Jean Rouch. Restent quelques livres rares à jaquettes sérigraphiées, et les

photos. « La photographie est un mensonge, plus vrai que tous les souvenirs », écrit Jean Rouch.

Dans *Les Grands Explorateurs, du XIX^e siècle jusqu'à la mission Apollo* (4), le champ de vision s'élargit. Tous ceux qui ont marqué l'exploration aux XIX^e et XX^e siècles sont là, une cinquantaine de noms, de Burton à Armstrong en repassant par Charcot et Shackleton. Les planches dépliantes, illustrées façon sépia-nostalgie, semblent s'ordonner autour du grandiose panorama saisi depuis le sommet de l'Elbrouz par Vittorio Sella. Comme une vue d'avion le 19 août 1889.

Toujours plus haut : courber l'horizon, embrasser enfin la planète (*Les Montagnes vues par satellite*, [5]). Le regard zénithal écrasant les plus belles des montagnes (même le K2 disparaît !), les doigts ridés des glaciers et les yeux ronds des volcans sont appelés à la rescousse. Les couleurs, les formes, sont remodelées pour rendre tactile la peau de la Terre, qu'on croit entendre se froisser.

Pour légèrer ces images puissantes, il faudrait un érudit du XIX^e siècle, un John Ruskin, qui donna à Proust des envies d'aller en Suisse « voir les montagnes avec ses yeux ». André Hélard présente l'œuvre (39 tomes !) de cet esthète grincheux (*John Ruskin et les cathédrales de la Terre* [6]), revenu cinquante ans durant chercher l'extase à Chamonix devant les « cathédrales de la Terre », dévoiler leurs principes de composition géométrique, et rendre palpables « les forces élémentaires à l'œuvre dans la nature » – ce qui ne l'empêchait pas d'avoir son idée sur l'identité du très haut sculpteur et architecte. ■

CHARLIE BUFFET

- (1) Guérin, 152 p., 29 €.
- (2) Arthaud, 142 p., 35 €.
- (3) Ed. La Martinière, 192 p., 49 €.
- (4) De Andrea de Porti. Arthaud, 184 p., 40 €.
- (5) Ed. de La Martinière, 244 p., 49 €.
- (6) Guérin, 380 p., 55 €.

Paysages du monde

Les 1 001 Merveilles de la nature (1) est conçu comme un dictionnaire et sa présentation correspond « au parti pris de faire de la géographie naturelle de la Terre le principe phare de ce livre ». Déserts, montagnes, glaciers, grottes, canyons, fleuves et forêts se succèdent, illustrés de belles photos, où les animaux trouvent leur place. L'ouvrage est divisé en sept chapitres : l'Amérique du Nord, l'Amérique du Sud, l'Europe et le Moyen-Orient, l'Afrique, l'Asie, l'Océanie et l'Australie, les régions polaires. Chaque site occupe une page, avec une carte, les caractéristiques géographiques essentielles et un court texte, où se mêlent description, histoire, vie des animaux et des végétaux. On y apprend aussi que Byron et Shelley sont allés sur le mont Blanc pour y trouver « le langage de la solitude ». Au Kenya, les

grottes du mont Elgon « sont le lieu favori des éléphants » qui s'y rendent pour se nourrir des dépôts de sel. Les catastrophes écologiques sont aussi évoquées. Pour mieux se documenter sur les déserts, *Le Désert blanc* (2) présente cette partie du Sahara oriental, décrite par Théodore Monod et que Patrick Darphin a photographiée sous toutes les lumières. Ce paysage de craie blanche se métamorphose au fil du voyage et fait découvrir d'impressionnants reliefs. Par endroits, quelques palmiers et acacias qui puisent l'eau dans des nappes phréatiques peu profondes apportent un peu de vie. Dans *Okavango, la rivière perdue* (3), Christophe Courteau, biologiste et géographe, et Philippe Huet, écrivain et journaliste, racontent ce fleuve qui baigne l'Angola, la Namibie et le Botswana. Ses rivages et son del-

ta réunissent tout le bestiaire africain. Les auteurs redoutent que les besoins en eau de ces trois pays et les projets de construction de barrages ne modifient les rythmes de ce fleuve. Pas d'angoisse de ce genre dans *Australie, le temps du rêve* de Jeff Drevitz et Jean-Marie Boëlle (4). Sur ses 7,741 millions de km², ce continent, qui s'enorgueillit notamment de sa grande barrière de corail, offre toutes les sortes de paysage, d'animaux aériens et marins et de végétaux. Mais aussi des villes, parmi les plus modernes du monde, souvent situées au bord de l'océan où s'ébattent les surfeurs. ■

FRANÇOISE CHIROT

- (1) Flammarion, sous la direction de Michael Bright, 960 p., 32 €.
- (2) Ed. du Chêne, 164 p., 39,90 €.
- (3) Vilo, 190 p., 45 €.
- (4) Vilo, 280 p., 60 €.



UN AUTRE MONDE, de Dos Winkel
Dans *La Terre vue du ciel*, Yann Arthus-Bertrand photographiait l'infiniment grand d'infiniment haut. Dos Winkel a choisi la démarche inverse : donner à voir l'infiniment petit des profondeurs marines. Souhaitons que son livre connaisse le même succès : il le mérite. Ce kinésithérapeute belge de 58 ans, qui

n'a cessé de photographier la nature, donne ici à voir la mer comme peu de personnes la soupçonnent, sauf, peut-être, les plongeurs les plus attentifs. Vision artistique et écologique d'un monde vivant – poisson-ballon et crevette commensale, vieille de roche ou huitre zigzag : rien n'échappe à l'œil averti et bienveillant de Dos Winkel. Pour tous les amoureux de la mer, de la plongée, de la couleur, et, plus largement encore, du beau. *E. G.*

Traduit de l'anglais par Fabien Raimbault, Seuil, 240 p., 39 €.



LE SPECTACLE DE LA TERRE

Notre planète vue depuis les satellites présente souvent un spectacle féérique. Les photographies prises par les satellites américains Landsat à 700 km de la Terre et présentées dans cet ouvrage ne dérogent pas à la règle. Car elles sont d'une beauté étonnante, avec des couleurs qui constituent parfois des tableaux abstraits. Ce beau livre montre des paysages grandioses, tels que l'Himalaya, le rocher Uluru en Australie, ou encore le Grand Canyon du Colorado aux Etats-Unis. D'autres vues présentent des motifs géométriques étonnants, tel le Grand Erg oriental algérien. Certaines images plus rapprochées, comme la Cité interdite de Pékin, sont si nettes qu'elles semblent avoir été prises d'avion. *C. Ga.*

Hachette, 288 p., 38 €.



ÉCUYERS DU CADRE NOIR DE SAUMUR

Quand l'Ecole nationale d'équitation décide de consacrer un livre au Cadre noir de Saumur, elle demande à une trentaine d'écrivains et/ou hommes de cheval (Edmonde Charles-Roux, François Nourissier, Jean Rochefort...) des textes courts, à partir d'un mot pris dans l'univers du Cadre. Le nom de Jacques Chirac est avancé, pour une préface, et même celui d'Elizabeth II, « fan » du Cadre. Tous deux sont sollicités. L'accord du président de la République arrive, in extremis. On bouscule la maquette pour intégrer cette préface. Puis c'est Londres qui accepte. Mais il est trop tard. Le texte de la reine sera inséré dans l'édition de luxe. L'ouvrage est rythmé par les photos d'Alain Laurieux, régisseur des présentations du Cadre. *J.-L. A.* Flammarion, 160 p., 40 €, 150 € pour l'édition de luxe.

Chats, coqs, oiseaux, félins... au fil des pages La vue des animaux

En matière d'animaux, cette année, les éditeurs ont œuvré pour tous les goûts. Pour les amateurs de photos. Pour ceux qui préfèrent les textes. Pour les fantaisistes et les sérieux, pour les thématiques et les encyclopédiques. Pour les ornithologues en herbe comme pour les amoureux des félins.

A ces derniers, *Les Chats vus par les grands photographes* (1) confirmeront ce qu'ils pressentaient déjà : la plupart des photographes, à un moment ou un autre de leur parcours, ont braqué leur appareil sur les chats. Chat noir, chat blanc, chat sensuel ou en furie, accompagné de bipèdes et non des moindres (Léautaud, Cocteau, James Dean, Brando) ou solitaire... « *En pénétrant la vision et les techniques des photographes, j'ai fait un voyage dans l'univers des chats et de leurs portraitistes, qui a été beaucoup plus excitant et stimulant que je ne l'avais imaginé* », avoue Jules B. Farber, qui a recueilli à travers le monde entier cette étonnante collection de clichés. L'image, ici, se suffit pratiquement à elle-même. De même que dans *Chiens* (2), où dalmatiens, chihuahuas, caniches, bouledogues et autres meilleurs amis de l'homme s'exhibent dans toute leur spontanéité.

Avec les *Coqs* (3), changement radical d'univers. Le photographe Philippe Schlienger, plus habitué aux natures mortes, les rencontra presque par hasard un beau matin de printemps,

au détour d'une promesse faite à un ami. Délic. « *Regarder droit dans les yeux un coq est une expérience terrible. On y sonde avec effroi toute la profondeur des temps reculés, comme si un être préhistorique, avec toute sa férocité, refaisait subitement surface* », explique-t-il en introduction de ce fascinant album de portraits. Modestes ou décorés, hautains ou déplumés, avec ou sans couleurs, ces coqs-là nous montrent assurément leur plus beau profil.

Plus classique, plus informatif aussi, l'ouvrage que Gérard Grolleau consacre aux *Royaumes d'oiseaux* (4) n'en constitue pas moins, en ces périodes hivernales, une belle invitation à retrouver les charmes de la nature. « *Quel émerveillement d'apercevoir le vol d'un gypaète barbu en haute montagne, l'éclair jaune d'un loriot dans les bois, la parade nuptiale d'une outarde canepetière en plaine !* », rappelle ce randonneur passionné d'ornithologie. Impossible, à lire son récit, de ne pas rêver devant la diversité du règne animal. Comme il est impossible, à parcourir le *Larousse des félins* (5), de ne pas s'alarmer de sa fragilité.

Organisé en deux parties, cet ouvrage nous invite tout d'abord à rencontrer trente-huit de ces redoutables prédateurs. Lion, tigre, guépard ou panthère, certains sont connus de tous. Mais qui saurait parler en érudit du jaguarondi, du kodkod ou du chat d'Iriomote ? Chacun de ces félins est présenté



COQ CHIC (DANS LES PRÉS)

« Coqs » DR

sous forme d'une fiche richement illustrée, donnant les informations de base sur l'espèce (morphologie, aire de répartition, comportement, régime alimentaire, reproduction). Des chapitres

thématiques permettent ensuite de mieux comprendre l'évolution et le mode de vie de ces chasseurs aux mœurs sociales, dont beaucoup sont désormais menacés de disparition.

Pourquoi ? Pour l'essentiel, on le sait, du fait de la destruction de leur habitat par notre propre espèce. *Entre homme et animal* (6), ce n'est pourtant pas faute de liens, comme le montre avec tendresse le photographe Alain Rivière-Lecœur. Réalisé au terme de multiples rencontres avec éleveurs et dresseurs, soigneurs, collectionneurs et simples maîtres d'animaux de compagnie, son ouvrage touche d'autant plus que l'animal, quel qu'il soit – lapin, ours, escargot, éléphant ou serpent –, y apparaît véritablement à égalité avec l'homme, dans des relations évoquant la complexité bien plus que le rapport de force. Une histoire presque sans paroles qui atteint le but de son créateur : donner « *le sentiment que quelque chose nous a échappé sans que nous comprenions pourquoi, ni quand, ni comment... Une absence irrémédiable dont il ne nous restera que l'empreinte* ». ■

CATHERINE VINCENT

(1) *Conception et réalisation Jules B. Farber. Flammarion, 144 p., 40 €.*

(2) *Ouvrage conçu et réalisé par J.-C. Suarès. Flammarion, 382 p., 22 €.*

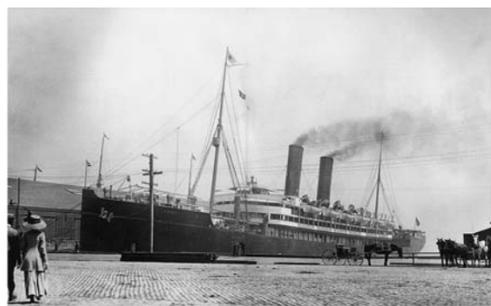
(3) *Assouline, 90 p., 50 €.*

(4) *Royaumes d'oiseaux – Secrets des oiseaux d'Europe, de Gérard Grolleau. Ed. Ouest-France, 144 p., 30 €.*

(5) *Sous la direction de Rémy Marion. Larousse, 224 p., 38 €.*

(6) *Seuil, 160 p., 38 €.*

ZOOM



« Paquebots, la vie à bord » DR

PAQUEBOTS, LA VIE À BORD, Catherine Donzel
29 000 kg de volailles, 600 douzaines d'huîtres et 60 000 bouteilles de vin sont embarqués à bord du *France* pour sa traversée inaugurale, en 1912. « *Enormes, c'est ce qui définit le mieux ces géants de la mer, grands comme des villes d'eau* », écrit Catherine Donzel. Dans cet ouvrage, on retrouve l'inégalé *Normandie*, long comme l'avenue de l'Opéra à Paris, entouré d'une centaine de paquebots de légende. *A.-L. Q. Solar*, 192 p., 39 €.

CARNETS D'UNE LONGUE MARCHÉ. Nouveau voyage d'Istanbul à Xi'an, de Bernard Ollivier et François Dermaut
Pour les lecteurs qui l'ont suivi au bout de sa longue marche (*Longue marche, Vers Samarcande, Le Vent des steppes*, Phébus 2000-2003), Bernard Ollivier rempile sur la Route de la soie. La voiture est cette fois du voyage, et un aquarelliste, François Dermaut, épice le récit de paysages impressionnistes et de scènes vues d'une précision documentaire. *Ch. B. Phébus*, 160 p., 40 €.

TIBET, LE PÈLERINAGE IMPOSSIBLE, aquarelles et textes de Michel Peissel.
Michel Peissel baroude depuis quarante ans de part et d'autre de l'Himalaya. Des photos amassées, il a fait des aquarelles qui recréent un Tibet hors du temps, avec des monastères aujourd'hui disparus et aucune trace de modernité. Une balade colorée, mais aride comme les hauts plateaux. *Ch. B. Ed. de La Martinière*, 136 p., 35 €.

PAROIS DE LÉGENDE. Les plus belles escalades autour du monde, d'Arnaud Petit
Les lecteurs capables de suivre (en vrai) l'ancien champion du monde d'escalade dans sa tournée des parois de légende ne sont sans doute guère plus nombreux que les pages de l'ouvrage. Mais les photos, signées Arnaud Petit pour la plupart, invitent à promener son œil autour de la Terre. On pourra ainsi suivre de bas de haut ces belles verticales, du fameux Nose californien au Corcovado de Rio, en passant, pourquoi pas, par l'aiguille de Kaga Tondo, au Mali. *Ch. B. Glénat*, 144p., 30 €.

VOYAGE EN RUSSIE SUR LES TRACES DE MICHEL STROGOFF

A Tomsk, où Michel Strogoff fut supplicié, on trouve sur le monument aux morts un « *Strogoff, Alexander, cinquième rangée à droite quand on regarde le fleuve* », et à Irkoutsk, où Jules Verne abandonna son héros en 1876, une édition originale du livre au musée régional. En reprenant l'itinéraire du 15^e des « *Voyages extraordinaires* », Rémy Michel et Olivier Martel ont tenté de recueillir une image de la Russie d'aujourd'hui. *Ch. B. Géo/Solar*, 192 p., 32 €.

FÈS, MEKNÈS, texte d'Amina Aouchar, photos de Cécile Tréal et Jean-Michel Ruiz.
Cet ouvrage, qui déroule mille ans de l'histoire des deux anciennes capitales du royaume marocain, est une somme. Plus que des photos, documents illustrant le propos, gros plans montrant la virtuosité des artisans ébénistes, plâtriers, marbriers et céramistes, c'est le texte d'Amina Aouchar, directrice de l'Institut universitaire de la recherche scientifique de Rabat, qui retient l'attention. L'historienne raconte l'âge d'or des Mérinides, qui feront de Fès, aux XIV^e et XV^e siècles, un des fleurons de l'art musulman. *Fl. E. Flammarion* « Patrimoine et civilisation », 256 p., 60 €.

À LA DÉCOUVERTE DES RÉSERVES NATURELLES DE FRANCE.
Les 157 réserves naturelles de France couvrent plus de 540 000 hectares, dans des lieux géographiques aussi diversifiés que les glaciers alpins, les berges des grands fleuves ou les îles bretonnes. Cet ouvrage nous

fait découvrir tous ces sites, qui participent à la conservation des milieux vivants, des plantes, des fossiles et des minéraux menacés en France. *C. Ga. Nathan*, 394 p., 29 €.

HIER, NOS CAMPAGNES, de Pierre Guicheny
FEMMES DE NOS CAMPAGNES. Légendes d'Annick Normand
Les photos de gosses en blouse sur le chemin de l'école, les scènes de genre avec paysans à moustache broussailleuse et femmes en fichu ravivent le souvenir des gens de la terre. *Hier, nos campagnes* fait revivre cette ruralité ancienne en évitant le piège de la nostalgie complaisante. Moins riche en textes, mais plus abondamment illustré, *Femmes d'autrefois* rend plus particulièrement hommage aux besogneuses paysannes d'antan. Deux livres à lire au coin de la cheminée. *J.-M. N. Ed. Aubanel*, 176 p., 36 €. Presses de la Cité, « Album Terres de France », 192 p., 35 €.

L'HISTOIRE ILLUSTRÉE DE LA NASA, de Michael Gorn
La NASA est l'enfant de la guerre froide. Née en 1958, elle représenta d'abord clairement une arme de propagande et un instrument pour le développement de technologies destinées à l'armée. Mais ce géant dont Michael Gorn retrace l'épopée ne fut pas que cela. Il y eut l'extraordinaire aventure de la Lune, les missions scientifiques à couper le souffle comme les sondes Voyager ou le télescope spatial Hubble, l'orgueilleux programme des navettes... avec ses réussites mais aussi ses drames, car la NASA, comme bien des géants, a des pieds d'argile. *P. B. Ed. Panama*, 304 p., 45 €.

ORIGINES, DU NÉANT À LA VIE, de Leopoldo Benacchio, Pietro Benedetti, Maria Berica Rasotto et Corrado Venturini
« *Comment "tout" a-t-il commencé ?* », s'interrogent les quatre chercheurs italiens auteurs d'*Origines*. Vertigineux flash-back de 13 milliards

d'années, *Origines* enchaîne, avec un réel effort de vulgarisation, l'espace à la matière et la matière à la vie. Dans ce film accéléré, un seul acteur est érudé, l'homme. Il ne fallait pas faire croire qu'il est le but ultime de la grande saga cosmique. *P. B. Flammarion/Géo*, 200 p., 40 €.



ÉCHANTILLON, 100 créateurs de mode, 10 spécialistes sous la direction de Bronwyn Cosgrave
L'ouvrage *Echantillon* dresse un aperçu de la création de mode internationale à travers le regard et les sélections de dix spécialistes du secteur, commissaires d'expositions, journalistes, photographes ou créateurs. On est loin ici des choix attendus des magazines de mode, dont le nombre de pages consacrées à une marque est souvent proportionnel à l'investissement publicitaire de celle-ci. Si l'agencement est assez confus – dans l'esprit d'un cahier d'échantillons de matières –, l'ouvrage, publié pour l'heure en anglais, a le mérite de s'éloigner des courants dominants de la mode et d'en élargir l'approche géographique en dehors des grandes capitales, Paris, Milan et New York. Si Alber Elbaz (Lanvin), Nicolas Ghesquière (Balenciaga), Christopher Bailey (Burberry) ou Hedi Slimane (Dior Homme) figurent dans la sélection, les poids lourds du secteur comme Prada, Gucci ou Vuitton n'y sont pas. On découvre ainsi la Sénégalaise

Oumou Sy et sa relecture du costume traditionnel africain, le vestiaire coloré des Brésiliennes Simone Nunes et Isabela Capeto, l'Autralien Toni Maticovski ou l'Argentin Pablo Ramirez. Les choix du spécialiste de l'art contemporain Kyoichi Tsuzuki s'orientent vers la garde-robe des adolescentes tokyoïtes, comme H. Naoto et ses panoplies punk ou Baby-The Star Shine Bright, qui dessine les costumes de poupées des lolitas du quartier d'Harajuku. Dans sa sélection, Alexander McQueen s'attache avant tout aux créateurs issus de la scène londonienne comme les adeptes de l'imprimé Eley Kishimoto, tandis que l'Anverso Walter Van Beirendonck met en avant les talents d'Europe du Nord et les stylistes inspirés par le graphisme et la mode de rue. Collages de matières, croquis, photos de défilés et séries de mode donnent une vision assez précise de l'esthétique de la nouvelle génération, qui a définitivement tourné le dos au minimalisme. A.-L.Q. Phaidon, 432 p., 75 €.

Histoires de marques, affaires de styles

Vuitton, Chanel, Dolce & Gabbana : trois « success stories » dans la saga du luxe moderne

En 1835, Louis Vuitton quitte son Jura natal à l'âge de 13 ans pour rejoindre Paris. Deux ans plus tard, ce fils d'une famille où l'on est menuisier, meunier et cultivateur depuis cinq générations devient apprenti layetier-emballeur. La marque Louis Vuitton voit le jour en 1854, lorsque le jeune homme crée son propre atelier qui fabrique des malles légères en peuplier gainées d'une toile solide pour s'adapter aux nouveaux moyens de transport. C'est l'irrésistible ascension de la griffe devenue leader mondial du luxe que retrace l'ouvrage remarquablement documenté écrit par Paul-Gérard Pasols (1). Dans le sillage de Vuitton, c'est toute l'évolution d'un art de vivre et de voyager qui se dessine au fil des pages. La vie parisienne sous le Second Empire, l'inauguration du Canal de Suez, le premier trajet de l'Orient-Express, l'arrivée des palaces flottants, supplantés quelques décennies plus tard par les avions ou les débuts de l'automobile sont autant de moments qu'a accompagnés le malletier français.

Fils du fondateur, Georges Vuitton pose les jalons du luxe moderne en affichant la marque à l'extérieur des bagages, avec la fameuse toile Monogram, créée en 1896. Sans doute les initiales les plus copiées au monde, alors qu'elles étaient destinées à l'origine à protéger des contrefaçons. Une saga marquée plus récemment par l'arrivée du prêt-à-porter confié à l'Américain Marc Jacobs depuis 1997, des ouvertures toujours plus nombreuses de boutiques ou des images publicitaires devenues des classiques du genre comme celles de Jean Larivière.

Autre marque emblématique, Chanel dévoile les trésors de son musée privé dans un ouvrage qui inaugure une collection intitulée « Collections & Créations » chez Ramsay (2). « *Chanel a véritablement tissé la mode d'un nouveau monde, imaginé une silhouette sur laquelle le temps n'a pas de prise* », écrit Danièle Bott dans ce livre qui n'a pas pour ambition de retracer la chronologie de la marque mais d'en présenter en cinq chapitres – chiffre fétiche de Coco Chanel – quelques aspects emblématiques.



Photographie d'Henry Clarke in « Louis Vuitton » DR

Le tailleur, le camélia, la joaillerie, la beauté et la robe noire traduisent à leur façon la modernité de Mademoiselle Chanel, dont les innovations restent toujours d'actualité. « *J'ai rendu au corps des femmes sa liberté ; ce corps suait dans des habits de parade, sous les corsets, les dessous, les rembourrages* », dira la fondatrice de la griffe qui détourne le vêtement masculin en s'inspirant de la garde-robe des hommes qu'elle aime, de

l'éleveur de chevaux Etienne Balsan au grand-duc Dimitri de Russie.

Revisité chaque saison par Karl Lagerfeld depuis 1983, le tailleur qu'elle porta pour la première fois en 1913 deviendra l'uniforme des « first ladies » comme Jackie Kennedy ou Claude Pompidou, avant d'habiller Vanessa Paradis ou Uma Thurman. Apparu dans les collections en 1933, le camélia continue d'être fabriqué dans les matériaux les plus sur-

prenants par Lemarié, l'un des derniers plumassiers français. Les rangs de perles ou les croix byzantines associés à l'abécédaire maison traduisent le goût de Coco Chanel pour les bijoux fantaisie au faste baroque. Pionnière dans bien des domaines, elle simplifia l'usage du maquillage en créant le bâton de rouge à lèvres en 1921 et le premier produit solaire en 1924 (l'huile Tan) qui annonce la mode du teint hâlé. Reste le mytique N°5 et ses 83 composants, imaginé en 1921 à l'époque où les fragrances se limitaient souvent à un seul accord.

Tandem glamour

Modeste est le parcours de Dolce & Gabbana à côté de ses deux aînés, mais le tandem le plus glamour de la mode italienne s'est offert un luxueux album pour son vingtième anniversaire (3). Ponctué de courts textes ratés et surlignés comme des notes tapées à la machine, ce livre d'images retrace chacune de leurs quarante collections inspirées par le cinéma néoréaliste italien, la Sicile ou les pin-up des années 1950. Tailleur cintré à fines rayures, guêpières et soutien-gorge sous des chemises blanches, imprimés panthère et robes noires sont autant d'expressions de leur style marqué par une fascination croisée pour l'imagerie hollywoodienne et leurs racines méditerranéennes. Il n'y a pas grand-chose à lire mais beaucoup à voir, entre les photos des défilés, les collages et les campagnes publicitaires signées Steven Meisel, Giampaolo Barbieri ou Fernando Scianna, qui mettent en scène Isabella Rosselini, Monica Bellucci, Amira Casar et tous les topmodels de ces vingt dernières années. ■

ANNE-LAURE QUILLERET

- (1) Louis Vuitton. La naissance du luxe, de Paul-Gérard Pasols. Ed. de La Martinière, 540 p., 120 €.
(2) Chanel, de Danièle Bott. Ramsay, 208 p., 45 €.
(3) 20 years, Dolce & Gabbana, éd. Continents, 536 p., 90 €.

Manières d'habiter

Pays le plus boisé d'Europe, la Finlande vit au rythme de la forêt, de ses changements de saison et de couleurs. Inscrit dans l'âme de chacun, ce paysage dicte ses règles à un style de vie et à une culture où est profondément enraciné le sentiment de foyer et de patrie. La sensibilité esthétique reflète un

mode paysan où la simplicité est élevée au rang d'éthique, et le sens pratique une nécessité. « *Les Finlandais préfèrent le silence au tumulte, la retenue à l'exubérance, et la lenteur à la précipitation. Ces préférences donnent la primauté aux aspects utilitaires et fonctionnels sur les intentions artistiques, décoratives*

ou purement expressives », précise Juhani Pallasmaa, dans la préface de *L'Art de vivre en Finlande*. C'est cet état d'esprit, ce mode de fonctionnement qui se retrouvent dans les maisons finlandaises, où le bois est partout.

Des élégants appartements au cœur de Saint-Pétersbourg aux datchas couvertes de neige en pleine campagne, l'ouvrage les *Maisons de Russie* nous fait entrer dans des lieux vivants et témoigne du regard de chacun des propriétaires sur l'art de la décoration russe. Il nous permet de saisir l'esprit de ces intérieurs où priment le bois, les couleurs vives, les formes originales. La maison Tourgueniev, l'intérieur d'un décorateur, un appartement communautaire tout juste réaménagé, une datcha sur le golfe de Finlande... nous font aussi découvrir, à travers des lieux qui n'avaient jamais été photographiés, la façon dont la Russie allie les éléments de son passé et ses créations modernes. ■

V. CA.

L'ART DE VIVRE EN FINLANDE, textes Time Bird, photo Ingali Snitt. Flammarion, 224 p., 45 €.

MAISONS DE RUSSIE, d'Ella Krasner et Johanna Thornycroft, photo Andreas von Einsiedel. Flammarion, 216 p., 45 €.

Tout est dans le style

STYLES, CHRONIQUES DE LA DÉCORATION de François Baudot. Assouline, 400 p., 65 €.

DANS L'INTIMITÉ DES DESIGNERS de Grant Scott et Samantha Scott-Jeffries. Ed. Pyramyd, 256 p., 46 €.

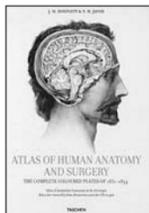
Du Moyen Âge à nos jours, la petite et la grande histoire des hommes se racontent à travers leur décor intime. La maison dit tout de la façon d'être de ses habitants. « *Dis-moi où tu habites. Je te dirai qui tu es. Au-delà de cette formule, cent fois vérifiée, reconnaissons que la somme des informations contenues dans un même lieu, conçu, voulu, subi par celui qui l'occupe, constitue une sorte d'ADN de ce mystère infini : l'histoire d'une vie* », écrit François Baudot, qui rapporte les us et coutumes, les goûts et les couleurs des générations qui se sont succédé depuis l'époque féodale. A travers une suite de tableaux d'époque, son livre nous plonge dans une multitude de lieux privés qui nous sont curieusement devenus familiers. Car, remarque l'auteur, les décors de nos vies ne craignent pas de « se répéter, semblables et toujours différents, à l'image de ceux qui les habitent ». Ainsi du fauteuil Louis XVI, que Philippe Starck s'est amusé à redessiner en version plastique.

Le propos du livre de Grant

Scott et Samantha Scott-Jeffries pourrait apparaître comme l'épilogue de l'ouvrage de François Baudot. En entrant dans l'appartement des créateurs de notre temps, les deux auteurs nous offrent une photographie de notre époque. « *Qui sont les femmes et les hommes auteurs du rasoir que nous utilisons, du fau-*

teuil sur lequel nous nous asseyons ou de l'hôtel dans lequel nous séjournons ? », telle est la question à laquelle tente de répondre cette visite chez vingt-quatre des plus grands designers de ce monde. Une promenade où, par un incessant jeu de va et vient, l'intime éclaire le collectif.

VÉRONIQUE CAUHAPÉ



ATLAS D'ANATOMIE HUMAINE ET DE CHIRURGIE (1831-1854), de J. M. Bourguery & N. H. Jacob
Publié à Paris de 1831 à 1854, c'est l'un des ouvrages les plus remarquables de toute l'histoire de l'anatomie. Médecin, Jean-Marc Bourguery dut batailler toute sa vie « par un amour inconsidéré de la science » pour l'achever, avec l'aide de l'illustrateur Nicolas Henri Jacob. Georges Cuvier l'en avait d'ailleurs

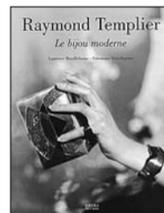
prévenu : « *Le travail que vous entreprenez est colossal (...). [Il] vous entraînera beaucoup plus loin que peut-être vous ne le pensez, ce sera l'emploi de votre vie.* » Il faut savoir gré aux éditions Taschen d'avoir eu l'audace de rééditer pareil chef-d'œuvre. Et de nous convier ainsi à ce voyage au centre du corps humain à nul autre pareil. *F. N.*

En trois langues : français, anglais, allemand. Taschen, 716 p., 150 €.



CHAUSSURES, de John Peacock
Sandales, mules, brodequins, pantoufles, chopines, sabots... Ce livre retrace deux mille ans d'histoire de la chaussure, des sandales de l'Égypte ancienne aux poulaines du Moyen Âge, en passant par les modèles richement brodés de l'Empire byzantin jusqu'aux créations de l'année 2005. La force de cet ouvrage tient à ses 2 000 dessins, dont près

de 750 illustrations originales, accompagnés de détails sur les formes, les matières et les systèmes de fermeture, ainsi que d'une biographie courte des principaux fabricants ou stylistes, tels Salvatore Ferragamo, Charles Jourdan et Manolo Blahnik. Enfin, plusieurs planches à dessins résumés de façon amusante les évolutions intervenues de l'Antiquité à nos jours. A offrir aux collectionneurs, aux créateurs et à tout passionné de souliers. *V. L.*
Ed. de La Martinière, 168 p., 37 €.



RAYMOND TEMPLIER, LE BIJOU MODERNE, de Laurence Mouillefarine et Véronique Ristelhueber
Surnommé « l'architecte de la joaillerie », Raymond Templier est l'un des grands bijoutiers de la période Art déco. Au côté de l'avant-garde des arts décoratifs, Le Corbusier ou Robert Mallet-Stevens, ce membre fondateur de l'Union des artistes modernes en 1929 cultive formes épurées, lignes géométriques et motifs abstraits. « *Les sources d'inspiration ne doivent pas être cherchées en dehors de notre temps qui nous offre une profusion de formes et de rythmes* », déclarait ce passionné de sport disparu en 1968. Cette première monographie lui rend un juste hommage à travers près de 600 créations, étuis à cigarettes en galuchat, broches en émail et platine, manchettes en laque et argent et nombreux croquis. *A.-L. Q.*
Ed. Norma, 256 p., 80 €.

De la Mère Brazier à Hélène Darroze Chefs au féminin

ELLES SONT CHEFS
de Gilles Pudlowski.
Photographies de Maurice Rougemont,
Flammarion, 192 p., 40 €.

PERSONNE NE ME VOLERA CE QUE J'AI DANSÉ
d'Hélène Darroze.
Photographies de Jérôme Delafoss,
Le Cherche Midi, 288 p., 45 €.

Elles sont chefs, car le mot n'existe pas au féminin. Cela convient à la forte personnalité de Léa Linster, cuisinière à Frisange (Luxembourg) ; un peu moins à la frêle carrure d'Anne-Sophie Pic, installée dans la maison familiale de Valence. Ce qualificatif est appliqué aujourd'hui par Gilles Pudlowski à celles dont l'histoire de la cuisine a retenu le nom d'abord sous le vocable de cordon-bleu, puis celui de « mère ». C'était un autre temps et une autre histoire : une adolescence en temps de guerre – celle de 1914-1918 – dans une famille nombreuse, rurale et modeste. Une première paire de souliers pour la communion de la petite ou le certificat d'études, et la voila placée aussitôt chez le bourgeois, où elle apprenait la cuisine en la faisant, sous les ordres de Madame. Fine et dégoûdée, elle pouvait espérer, quelques années plus tard, ouvrir un

bouchon lyonnais et accéder au statut de « mère ». C'est l'histoire de la Mère Brazier qui, à l'issue d'une vie de labeur, fut doublement honorée par le Michelin dans son bouchon lyonnais et au col de la Luère. C'est chez elle que Paul Bocuse fit ses débuts.

Paris a eu ses « mères » jusque dans les années 1980, avec Fernande (Allard) et Adrienne (Biasin). C'est ce passé que l'auteur prolonge dans sa quête des héritières de la grande tradition lyonnaise à travers toute l'Europe, recettes à l'appui. Dix-neuf Françaises et seize Européennes sont croquées avec une aménité du propos qui n'est que rarement de mise dans la profession de bouche, souvent orageuse et convulsée, soumise à la querelle des chefs, partagés entre souverainistes défenseurs du terroir et aventuriers du goût.

Retour à la civilité

Gilles Pudlowski évite tout excès. Ses portraits de femmes-chefs sont un retour à la civilité. Il aime, il louange, il flâne. Toutes sont ses chouchous, les plus célèbres, comme Reine Sammut (Lourmarin) ou bien Fatema Hal (La Mansouria, Paris), mais aussi les moins connues, comme Judith Baumann (Cerniat, canton de Fribourg en Suisse), ou Nadia Santini (Canneto Sull'Oglio, Lombardie, Italie). L'assiette avec « *ses mets gorgés de soleil* » de Flora Mikula (Paris) voisine



Hélène Darroze dans « *Personne ne me volera ce que j'ai dansé* » DR

avec la recette d'une « *charmeuse de choc* », Johanna Maier (Filzmoos, Autriche) et son filet de veau en manteau de courgettes et giroles. Lydia Egloff (Stiring-Wendel, Lorraine) et Nicole Fagegaltier (Belcastel, Aveyron) livrent leurs petits secrets, l'une un gratin de mirabelles soufflé en chaud-froid, l'autre une

recette de pommes de terre à l'anchoïade verte et aux asperges, fondue d'oseille et caillé de vache. « *Elles sont avant tout des militantes de leur art* », nous dit l'auteur, dont la seule ambition avouée est de montrer que « *la cuisine au féminin est aujourd'hui majeure* ».

Majeure et vaccinée, même si l'on

prend au mot le très étrange ouvrage d'Hélène Darroze, que Gilles Pudlowski compare à « *une princesse en exil* ». Étrange par sa composition même, où sont juxtaposées les recettes landaises, abondantes, décrites avec une profusion de détails, d'anecdotes, souvent liées à un souvenir ou à une expérience vécue et puis une histoire personnelle – une histoire d'amour – qui page après page décrit les prémices, puis les étapes d'une liaison qui ne doit rien à l'emploi du beurre ou de la farine, jusqu'à exposer par le menu, sans pudeur excessive, les ingrédients d'un plaisir qui débordent largement celui que l'on accorde à la gastronomie. D'où peut-être le titre un peu sibyllin de cet ouvrage : *Personne ne me volera ce que j'ai dansé*...

C'est l'histoire de passions croisées assez fulgurantes – où la recette de la sauce à l'ail rose de Lautrec combinée avec le souvenir d'une ardente « *première nuit* » est racontée sur le ton de la confession – qui fait de cet ouvrage, partiellement autobiographique, une sorte de concentré absolument original, une première dans toute la littérature gastronomique, à l'exception peut-être du *Festin de Trimalcion*, scabreuse description des mœurs de table de la société romaine au I^{er} siècle de notre ère. Il reste qu'Hélène Darroze entend ne rien abandonner sur le fond, c'est-à-dire la qualité et la saveur des produits, mais décide de se jouer de la forme, laissant son imagination, l'air du temps, ou l'inspiration du jour, guider ses choix culinaires. C'est cette même fantaisie qui semble avoir guidé son choix éditorial, comme celui des somptueuses photographies qui en soulignent les étapes.

JEAN-CLAUDE RIBAUT

ZOOM



« Un peu de la France » de Sempé

UN PEU DE LA FRANCE

de Sempé
Que ceux qui douteraient de l'immense talent de Sempé veuillent bien consacrer quelques minutes à ce petit chef-d'œuvre. Ici, on est loin de Paris, le temps prend son temps ; la nostalgie n'est jamais loin, la douce ironie non plus. Dessinateur hors pair, Sempé se fait à l'occasion aquarelliste, pour une balade à bicyclette avec un de ses postiers favoris, ou pour nous donner à voir, un jour de grande pluie, la traversée d'une ville par le peloton d'une course cycliste. *F. N.*
Gallimard, non paginé, 30 €.

LE STYLE

MARIE-ANTOINETTE
d'Adrien Goetz
Avec sa garde-robe aux tons pastel, dont « *Rose Bertin est la pythie enrubannée* », ses boudoirs roses poudrés et ses appartements décorés de meubles en laque de Chine, Marie-Antoinette a su imposer un style, surtout « *né malgré elle, après elle* », explique Adrien Goetz, docteur en histoire de l'art. Son ouvrage retrace l'itinéraire de cette grande amoureuse, rebelle et insoumise. *V. L.*
Assouline, 80 p., 16 €.

LES FLEURS DU MAL

de Charles Baudelaire
Baudelaire rendu à l'esthétique picturale qui lui correspond le mieux : celle du symbolisme. 185 œuvres – peintures, lithographies, aquarelles, pastels, dessins – ont été ici rassemblées, moins pour illustrer les poèmes que leur faire écho. Elles sont signées, notamment, de James Ensor, Félicien Rops, Odilon Redon... Même si le génie de Baudelaire excède l'imagerie décadente, celle-ci se révèle toujours aussi admirablement adaptée. *P. K.*
Préface de Jean-David Jumeau-Lafond, 480 p., sous emboîtement, 190 € jusqu'au 31 janvier, 230 ensuite.

28 PARADIS

de Dominique Zehrfuss et Patrick Modiano
Voici peut-être le cadeau le plus délicat et le moins onéreux. En 28 miniatures, Dominique Zehrfuss dessine son rêve paradisiaque. En vis-à-vis de ses gouaches, Patrick Modiano écrit ce que cet éden lui inspire. Un voyage apaisant dans un pays où « *les roses poussaient sans épines* », où « *les sirènes sont encore plus belles quand elles se taisent* ». Et finalement, avec Modiano, on se dit : « *Je les*

regardais les uns après les autres/ Si fort que j'entraîs dans chaque tableau. » *Jo. S.*
Ed. de l'Olivier, non paginé, 12 €.

JOYCE MANSOUR, UNE ÉTRANGE DEMOISELLE

de Marie-Laure Missir
Joyce Mansour (1928-1986) était une belle et mondaine Égyptienne d'éducation anglaise, qui s'installa à Paris en 1956 : brillante activiste de la fantaisie verbale et du raffinement sulfureux, elle croisa le chemin d'André Breton, publia des poèmes et des contes, fut de tous les événements surréalistes, séduisit Pieyre de Mandiargues, Michaux et Leiris. Ses archives ont fourni la matière de cet intéressant album biographique. *Cl. P.*
Ed. Jean-Michel Place, 280 p., 39 €.

AU PLAISIR DES JOUETS

de Claude Duneton
« *Je me suis inventé des jeux toute ma vie d'adulte, dont l'écriture n'est pas le moindre* », écrit Claude Duneton. Après les mots, il continue à décliner son « plaisir ». De 1825 à nos années 1980, on feuillette avec lui les catalogues de jouets. Un siècle et demi en succession d'enfances. Les baigneurs en celluloid, les toupies rouges et la dinette. Trains électriques et panoplies. Tout ça traverse la grande Histoire. Arrête aussi le temps qui passe. Et si ce n'était pas seulement affaire de nostalgie ? *X. H.*
Hoëbeke, 160 p., 34 €.

LE STYLE DOLCE VITA

de Jean-Pierre Dufreigne
Marisa Berenson, Jane Mansfield, Sofia Loren ou Audrey Hepburn : elles sont toutes là, ces stars des années 1960, photographiées en noir et blanc, en limousine, en Vespa, prenant un bain de minuit, ou

un café en terrasse. En hommage à *La Dolce Vita*, le film culte de Fellini, Jean-Pierre Dufreigne, journaliste à *L'Express*, puise dans l'histoire de ceux ou celles qui ont inspiré ce film, et résume les emprunts que les acteurs de la mode, du cinéma, du rock et les mondains n'ont cessé de faire au style *Dolce Vita*. *V. L.*
Assouline, 208 p., 39,80 €.

LES CHAPEAUX DE MARIE MERCIÉ

de Marie Mercié
Marie Mercié transforme, depuis plus de quinze ans, paille, plume, feutre, grillage ou fleurs en autant de bibis élégants. Un plaisir qu'elle fait partager grâce à l'objectif d'Iris L. Sullivan, photographe indépendante. Pour une plongée dans les coulisses de la création. *V. L.*
Solar, 140 p., 40 €.

LES LÉGUMES DE JOËL

de Lindsay et Patrick Mikanowsky
Maraîcher à Carrières-sur-Seine, Joël Thiébault est l'ami et le fournisseur d'une trentaine de chefs, tel Pierre Gagnaire. Il leur fait parfois découvrir ses trouvailles et goûter ses productions. Les chefs ont confié leurs recettes aux auteurs. C'est un livre du partage et de l'amitié. *J.-C. R.*
Flammarion, 176 p., 45 €.

PH 10 : Pâtisserie Pierre Hermé

de Pierre Hermé
Depuis son passage chez *Fauchon, Ladurée, et son installation rue Bonaparte, Pierre Hermé prend ici le temps de jeter un regard sur dix années de créations pâtisseries. Viennoiseries, glaces et sorbets, petits-fours, entremets, chocolats, petits gâteaux et tartes, c'est toute une litanie gourmande qui défile sous nos yeux ébahis.* *J.-C. R.*
Ed. Agnès Viénot, 576 p., 130 €.

LES AUTEURS DU « MONDE »

HISTOIRE(S) DE FILMS FRANÇAIS.

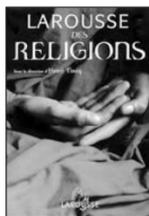
réalisateurs, acteurs, scénaristes..., sous la direction de Jean-Luc Douin et Daniel Couty
De *L'Arrivée d'un train à La Ciotat*, de Louis Lumière (1895), à *L'Esquive*, d'Abdellatif Kechiche (2004), en passant par *L'Atlante*, de Jean Vigo (1934), *Les Tontons flingueurs*, de Georges Lautner (1963), et *Shoah*, de Claude Lanzmann (1985), quatre-vingt-onze films français, leurs metteurs en scène et leurs acteurs sont racontés, disséqués, critiqués, aimés par une équipe de « fondus » de cinéma. Les affiches originales de chacun des films évoqués dans le livre y sont reproduites.
Bordas, 800 p., 60 €.

A QUOI ÇA RIME ?, de Plantu

Qu'on se le dise, le nouvel album de Plantu est arrivé ! De nombreux dessins publiés en 2005 dans *Le Monde* et *L'Express*, mais aussi quelques inédits délicieux comme ce cauchemar de Jacques Chirac qui aurait été publié au lendemain du référendum sur l'Europe si le « oui » l'avait emporté (page 146). 2005, ce sont les derniers mois de Jean-Pierre Raffarin à Matignon, son remplacement par le poète-premier ministre Dominique de Villepin et le retour d'Iznogoud, alias Nicolas Sarkozy. Ainsi, par exemple, ce dessin, page 164, où l'on voit Iznogoud assis sur Jacques Chirac un couteau dans le dos : « *Il était trop vieux, j'ai voulu lui épargner la canicule.* » A noter, à la fin de l'ouvrage, à l'occasion de l'Année du Brésil, des rencontres de Plantu avec certains de ses confrères dessinateurs (Chico Caruso, Aroeira, Ziraldo).
Seuil, 192 p., 15 €.

LAROUSSE DES RELIGIONS,

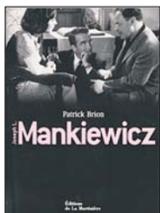
sous la direction d'Henri Tincq
Comme le suggère Henri Tincq dans la préface de cet ouvrage encyclopédique, entreprendre un tel panorama des grandes religions, des traditions et des sagesse universelles implique de prendre en compte l'évolution récente des rapports de l'homme avec Dieu. Ces rapports sont « cycliques » à l'intérieur de chaque religion – sécularisation des sociétés chrétiennes, ou montée de l'intégrisme dans le monde islamique –, puis les unes par rapport aux autres. Parcourant chacune des religions qui ont cours dans le monde, ce livre largement illustré s'inscrit, comme l'écrit son maître d'œuvre, « dans une perspective laïque, c'est-à-dire de reconnaissance du pluralisme religieux et non d'exclusion ». Larousse, 384 p., 42 €.





LAROUSSE DU CINÉMA

Sous la direction de Laurent Delmas et Jean-Claude Lamy
Tâche aussi ingrate qu'exaltante que celle qu'ont assumée les maîtres d'œuvre de cette encyclopédie : balayer au fil d'un somptueux panorama les grands moments de l'histoire du cinéma, les mouvements, points d'orgue nationaux, thèmes, réalisateurs et stars, au risque de se voir reprocher survol, oublis ou subjectivité. Bourré d'encadrés, de riches légendes, d'annexes et d'index, cet ouvrage solidement illustré remplit son office : offrir un agréable parcours chronologique à tous ceux qui ont envie de posséder un livre de cinéma global, première approche avant, plus tard, d'entrer dans les détails. *J.-L. D.*
Larousse, 336 p., 42 €.



JOSEPH L. MANKIEWICZ

de Patrick Brion
Après ses monographies sur Clint Eastwood, John Ford et John Huston, Patrick Brion livre, sur un modèle qui a fait ses preuves, une monographie consacrée à Joseph L. Mankiewicz. Le découpage du livre est en trois parties : biographie, sous la forme d'une chronologie impressionnante de précision ; filmographie, avec nombre de photos et documents, dont une bonne partie est inédite ; et analyse, avec un commentaire informé, extrêmement documenté, de chacun des films de l'auteur de *Cléopâtre* et de *La Comtesse aux pieds nus*. Ce travail impeccable fait de cet ouvrage un livre de référence sur le cinéaste américain. *S. Bd*
Ed. de La Martinière, 624 p., 49 €.



IL ÉTAIT UNE FOIS EN ITALIE.

Les westerns de Sergio Leone
de Christopher Frayling
Auteur d'une remarquable biographie de Sergio Leone publiée en Grande-Bretagne, Christopher Frayling est le maître d'œuvre de l'édition DVD de plusieurs chefs-d'œuvre du réalisateur italien : *Le Bon, la brute et le truand*, *Il était une fois la révolution*... Cette monographie s'impose par les commentaires d'un excellent spécialiste, de nombreux entretiens avec Leone et aussi avec ses collaborateurs, dont Clint Eastwood, Claudia Cardinale ou encore Bernardo Bertolucci (coscénariste d'*Il était une fois dans l'Ouest*). L'iconographie est variée, riche et, pour une bonne partie, inédite. Les admirateurs de Sergio Leone ne pourront pas échapper à ce livre. *S. Bd*
Ed. de La Martinière, 240 p., 45 €.

Deux ouvrages magnifiques consacrés à Sautet et à Scorsese
Magistrales leçons de cinéma

SAUTET PAR SAUTET

de N.T. Binh et Dominique Rabourdin,
avec la collaboration de Renaud Bezombes.
Ed. de La Martinière, 384 p., 53 €.

MARTIN SCORSESE

Entretiens avec Michael Henry Wilson.
Ed. des Cahiers du cinéma, 304 p., 55 €.

L'album consacré à Claude Sautet par N.T. Binh et Dominique Rabourdin est remarquable. Il ne s'agit pas pour eux, comme trop souvent, de se contenter d'illustrer les propos d'un cinéaste par des photos, mais de proposer un regard kaléidoscopique sur l'un des plus grands cinéastes français des années 1970. Les deux auteurs ont accompli un travail monumental, en menant deux ans durant une série d'entretiens avec le cinéaste, très affaibli par le cancer qui l'emportera en 2000, puis en recueillant des témoignages auprès de ses collaborateurs, techniciens, scénaristes, comédiens et proches. Résultat : la somme la plus impressionnante jamais amassée sur un cinéaste français, François Truffaut et Jean-Luc Godard exceptés. Ce travail ne révèle pas un Claude Sautet secret : l'homme répugnait à se livrer, dans ses entretiens comme dans ses films. Son œuvre, mal-

gré une dimension autobiographique évidente (le couple masculin interprété par Yves Montand et Sami Frey dans *César et Rosalie* et l'architecte incarné par Michel Piccoli dans *Les Choses de la vie* peuvent apparaître comme des reflets du cinéaste), ne se confond jamais avec l'autoportrait ou la confession. C'est d'abord ici l'image d'un Sautet au travail qui s'impose, loin de l'image caricaturale de sociologue de la vie française des années 1970 dans lequel une partie de la critique l'avait enfermé.

Grand formaliste, extraordinaire directeur d'acteurs, Sautet se révèle un cinéaste lent, précis, abhorrant les afféteries (les longs commentaires sur ses collaborations avec ses directeurs de la photographie sont admirables), travaillant au corps ses scénaristes, partant en général d'une situation simple, avec deux personnages sur un espace précis pour l'étendre à celle d'un groupe, qui reste sa figure de proue, et dont *Vincent, François, Paul et les autres* tient lieu de titre emblématique.

Présence physique et opacité

Sautet s'est efforcé de mettre à profit sa passion pour les autres arts. La musique, et sa collaboration quasi exclusive avec le compositeur Philippe Sarde, jouait un véritable rôle de ponctuation dans ses films. Son goût pour la présence

physique et l'opacité dérivait de sa passion pour la sculpture, tandis que la découverte de *La Princesse de Clèves*, histoire de sublimation par excellence, deviendra la matrice de plusieurs films du maître, *Les Choses de la vie*, *Nelly et Monsieur Arnaud* et *Max et les ferrailleurs*.

A bien des égards Sautet est l'opposé de Martin Scorsese. Le cinéaste américain, lui, est né et travaille à l'intérieur de la cinéphilie. C'est un régal que de profiter de sa connaissance encyclopédique de cet art qu'il honore avec tant de brio. Richement illustrés des photos et archives personnelles du cinéaste, les entretiens de Michael Henry Wilson avec Martin Scorsese (qui furent publiés pour la plupart dans la revue *Positif* à partir de 1974) sont de la lignée des propos que recueillit François Truffaut de la bouche d'Alfred Hitchcock. On y vérifie la



Romy Schneider et Claude Sautet, in « Sautet par Sautet »

GEORGES PIERRE / SYGMA-CORBIS

magistralement évoqué dans *Mean Streets*, en choisissant de faire des prouesses avec une caméra.

« J'ai toujours désiré être un saint », lâche-t-il à propos de Bertha Boxcar. Il aura appris l'évangile chez les réalisateurs William Wellman, Samuel Fuller, le producteur Val Lewton et plein d'autres canonisés des ciné-clubs, avant de lancer Robert De Niro dans le rôle du voyeur puritain de *Taxi Driver*, de s'imposer comme maestro du film musical (*New York, New York*, *The Last Waltz*, *No Direction Home : Bob Dylan*), de signer de percutantes biographies de Jake La Motta (*Raging Bull*), Jésus (*La Dernière Tentation du Christ*), le dalaï-lama (*Kundun*), Howard Hughes (*Aviator*) et de sanglantes fresques sur la Mafia (*Les Affranchis*, *Casino*). Peintre de l'obsessionnel torturé (*La Couleur de l'argent*), auteur d'un époustouflant film d'époque adapté d'Edith Wharton (*Le Temps de l'innocence*) et d'une homérique fresque historique (*Gangs of New York*), Scorsese s'est imbibé de Dostoïevski et de Van Gogh, passant du récit autobiographique aux exercices de style, du documentaire spectacle flamboyant, du cinéma qui veut témoigner au cinéma qui veut divertir, avec la même fougue, la même flamme. Comme le souligne Wilson, « les deux postulats de son art – révéler ou envoûter – ne lui ont jamais paru contradictoires ». ■

SAMUEL BLUMENFELD
ET JEAN-LUC DOUIN

Les plus belles images de Claude Debussy

HARMONIE EN BLEU ET OR. Debussy, la musique et les arts

de Jean-Michel Nectoux.
Fayard, 256 p., 60 €.

Claude Debussy aura été particulièrement fêté cet automne : après la *Correspondance* qu'a fait paraître Gallimard (« Le Monde des livres » du 30 septembre), Fayard célèbre à son tour les correspondances entre l'œuvre du musicien et le champs des arts visuels, auxquels il était particulièrement sensible puisqu'il avouait volontiers aimer « presque autant les images que la musique... ».

L'ouvrage de Jean-Michel Nectoux a les dimensions des « beaux livres » de fin d'année, mais il n'est pourtant pas une suite de belles images légendées.

Si cette étude est humblement présentée (« Ce livre (...) tente de répondre à la question : quelles furent les œuvres visuelles qui attirèrent Claude Debussy et furent, directement ou indirectement, source de musique, de transposition sonore ? »), elle est longuement et rigoureusement développée par le musicographe français, connu pour ses remarquables publications sur Gabriel Fauré notamment.

Le projet d'*Harmonie en bleu*

et or s'incarne magnifiquement (et largement au-delà de son énoncé) dans une étude extrêmement approfondie et renseignée – souvent auprès de sources inédites –, d'autant plus évocatrice que Nectoux traite le sujet avec netteté et lucidité dans une langue classique et pointilleuse. Les exemples musicaux ne sont pas un barrage à la compréhension du propos, mais la contrepartie graphique naturelle des luxueuses reproductions.

Sont passés en revue les cercles artistiques avec lesquels frayaient Debussy, les passions du musicien pour Degas (le Degas le plus « abstrait », celui des

paysages sur monotype des années 1890), les peintres anglais Turner (« le plus beau créateur de mystère qui soit en art ») et Whistler, l'Art nouveau, le retour à l'antique, la sculpture de Camille Claudel et les arts extra-européens, notamment ceux d'Extrême-Orient.

L'une des cent qualités de ce livre est d'évacuer le fâcheux lieu commun de l'« impressionnisme », qui, autant que le « debussysme », colle à la peau du compositeur et que ce dernier disait être « aussi mal employé que possible, surtout par les critiques d'art ». Debussy n'avait pas le goût du flou ; sa musique n'a rien d'un nymphéa

sonore noyé de pédale mais doit tout à la « réalité » de l'agencement de motifs au dessin net et à un goût pour les gris, les noirs et les blancs dont il a si souvent témoigné et qu'il aimait chez Whistler. Pour autant, il n'était pas « le Whist-

ler de la musique », comme on l'a écrit de lui. Le talent de Jean-Michel Nectoux est d'avoir su retendre les liens de ces « correspondances » tout en ayant su laisser vibrer le champ harmonique de leur mystère. ■

RENAUD MACHART

ZOOM



« Memphis blues » DR

MEMPHIS BLUES

Blues, soul & rock'n'roll
de Jean-Jacques Milteau et Sébastien Danchin
Photographies de Jérôme de Perlinghi
En 2001, l'harmoniste de blues Jean-Jacques Milteau part, en compagnie du journaliste Sébastien Danchin, à Memphis pour enregistrer un album avec quelques légendes locales. De cette expérience est

née le disque *Memphis*, mais aussi ce livre, hommage au génie musical du port fluvial du Tennessee. Documenté, érudit et ludique, l'ouvrage se divise en trois parties : le blues, des champs de coton aux boîtes de Beale Street (devenu depuis une sorte de Disneyland), la naissance du rock'n'roll avec Sun Records, la maison de disques qui révéla Elvis Presley, et l'âge d'or de la

musique soul avec les labels Stax (Otis Redding) et Hi (Al Green). Epopée illustrée par les photographies de Jérôme de Perlinghi, qui a travaillé sur les lieux et les hommes (clubs, rues, portraits de musiciens). *B. Lt*
Ed. du Chêne, 192 p., 49,90 €.

GUITARE 160 PORTRAITS DE LÉGENDE

Photographies de Christian Rose, textes réunis par Jérôme Plasseraud
Du Britannique John Abercrombie au Hongrois Attila Zoller, pour ces « 160 portraits de légende » l'œil avisé du photographe Christian Rose a capté sur scène, en coulisse ou dans la rue, un mouvement, un regard, une attitude des guitaristes parmi les plus pertinents de la planète. Hommes du blues, du jazz, du funk ou du rock, chacun de ces aventuriers de la six-cordes bénéficie d'une note informée

de six spécialistes passionnés. Beau papier pour des tirages qui ont du grain, de la matière. *S. Si*
Ed. du Layeur, 160 p., 32,50 €.

INCIDENCES... PIERRE BOULEZ

Photographies de Philippe Gonthier
Pierre Boulez a 80 ans. Les éditions MF ont recueilli pour l'occasion, dans un élégant volume in quarto, une suite de photos en noir et blanc de Philippe Gonthier, qui a suivi le compositeur de Paris à New York, de Lucerne à Chicago. Boulez et ses mines de vieux chien chinois, son œil implacable, l'angle exact de ses gestes. Au travail, toujours, dans les salles de concert, devant l'ordinateur, chez lui, dans un univers clair, de Plexiglas, de verre et d'acier. Les photos disent sans révéler, ou l'inverse. Les textes d'hommage aussi. *R. Ma*
Ed. MF, 234 p., 29 €.